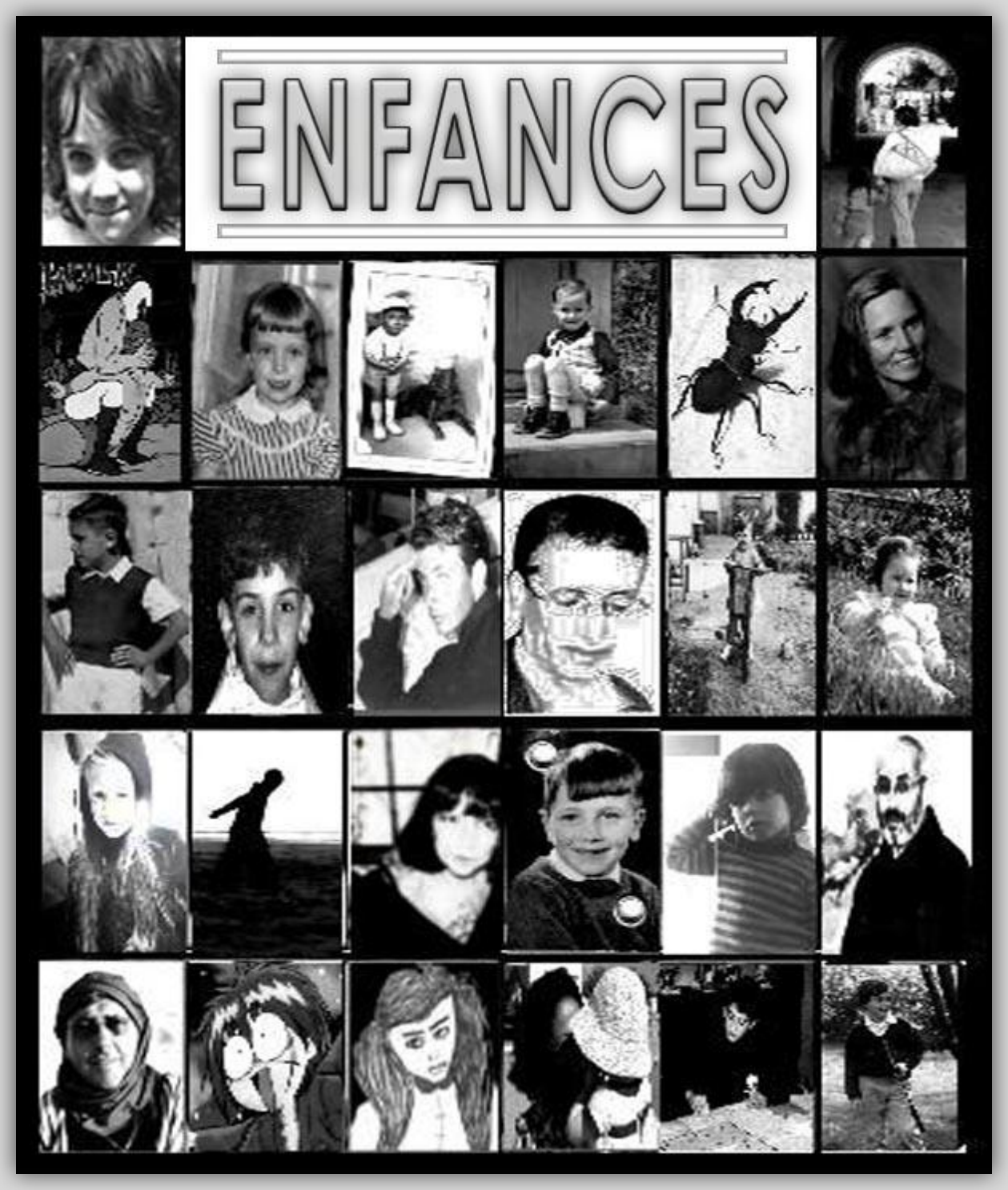


Auteurs: Air Nama / Aziyadé / *Le* Boxeur Tapir / Diane Di / Dominique Gabriel Nourry / Dominique Montalieu / Eva Baila / Henri-Pierre Rodriguez / Jean Dupré / Jean-François Joubert / Kacem Loubay / Kaloup / LBK Lenaïg / Le Fil Céleste / Lenilo / Marie Louve / Marcus Santner / Mathieu Simonet / Mohammed El Qoch/ Pierre Wattebled / Slévich / Sophie Lucide / Souad Hajri / Stipe

Rédac'coeur: Tof' *(Enfant de Novembre)*

Technique: David Bernard

LATÉDITION OCTOBRE 2012

« Il ne s'agit pas de coller à l'actu en écrivant nos marronniers mais bien de bousculer un peu les idées acidulées reçues sur une période qui s'attarde en nos cœurs, nos mémoires et nos humeurs. » Sophie Lucide

Après ***Sous les candélabres blancs et roses des marronniers en fleurs*** *,* ***Labyrinthe(s)*** *et* ***Incarnation*** *», c'est avec plaisir et émotion que* ***LAT*** *vous livre son quatrième recueil collectif en téléchargement gratuit, sur le thème de l'enfance...*

Écrire l'enfance, c'est vérifier qu'on ne l'a jamais quittée... C'est se retourner à demi, en toute pudeur et dans sa vérité la plus crue, sur le ruisseau intime de nos origines. C'est revenir à la source, à l'infans; c'est raviver les aurores dans les tonnerres silencieux du crépuscule. C'est voir dans les nuages des êtres bizarres, c'est cerner le merveilleux et le tragique dans le réel et l'anodin. À l'inverse d'une arme à feu qui n'à que faire du temps qu'il fait, l'enfance est une fleur en éclosion, interstice où les sens sont des pétales qui se déploient. Solstice se situant à la pointe des bruines ou dans la tracane des eaux, dans le prisme des réminiscences où flirte avec ses moires la mémoire en forme de pomme fêlée de plaies... Dans le temps suspendu, jaillissement instantané, irréfléchi, d'une matière pure expérimentée mais non encore identifiée, et qui s'appelle la vie...

À l'occasion de cet opus, nous nous sommes emmitouflés dans un lange échancré de trous noirs et de boutons de nostalgie, dégustant vos madeleines sans nous rendre compte que l'automne venait de franchir le seuil de notre porte.

Et l'on sent « du vent dans nos mollets »...

Alors on reli...e.

Bonne lecture !

Tof '

Enfant de Novembre

Et tout deviendra doux...

« **Mon enfance** »

TABLE DES MATIERES

L'âge de raison / Mathieu Simonet ▸▸▸ *p.4*

Les corps sédimentaires / Le Fil Céleste ▸▸▸ *p.5*

Terre d'argile...! / Mohammed El Qoch ▸▸▸ *p.6*

Je suis une enfant du massacre de Trelew / Air Nama ▸▸▸ *p.7*

Ecris mon enfant...! / Kacem Loubay ▸▸▸ *p.9*

Fier comme Artaban / Jean Dupré ▸▸▸ *p.10*

[XXXV] / Lenilo ▸▸▸ *p.16*

Faites de l'école, qu'ils disaient... / Stipe ▸▸▸ *p.17*

« Souvent l'enfance... » / Dominique Gabriel Nourry ▸▸▸ *p.21*

Jeux d'enfants / Sophie Lucide ▸▸▸ *p.23*

Vive le roi / Slévich ▸▸▸ *p.25*

Voyage dans le passé / Souad Hajri ▸▸▸ *p.27*

Enfance (a)dorée / Dominique Montalieu ▸▸▸ *p.29*

L'école / eva baila ▸▸▸ *p.30*

Les flèches de la paix / Marcus Santner ▸▸▸ *p.31*

Le grenier chez ma mère / LBK Lenaïg ▸▸▸ *p.33*

Poil de paresse / Kaloup ▸▸▸ *p.35*

L'enfance bafouée / Marie Louve ▸▸▸ *p.38*

La roche et l'écume / Jean-François Joubert ▸▸▸ *p.40*

Tu voleras / Pierre Wattebled ▸▸▸ *p.43*

Les deux font la mère / Diane Di ▸▸▸ *p.44*

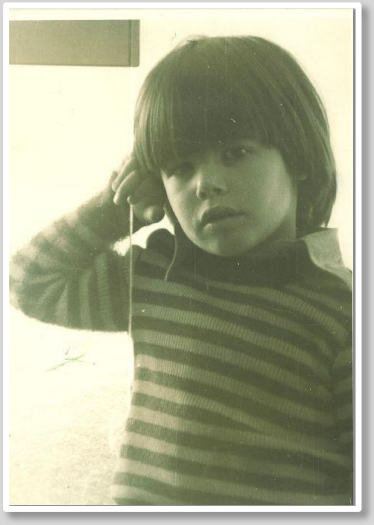
Réconciliation / Aziyadé ▸▸▸ *p.49*

Ambigus lointains / HP Rodriguez ▸▸▸ *p.51*

J'allais oublier / Le Boxeur Tapir ▸▸▸ *p.55*

L'AGE DE RAISON

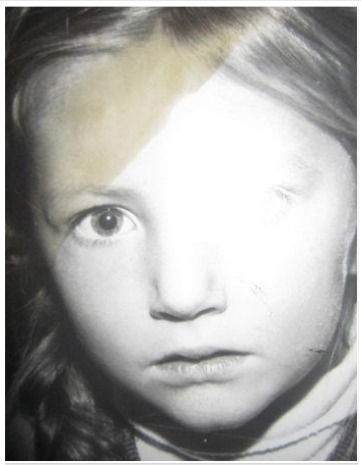
Mathieu Simonet



Enfant, mon père me faisait des massages aux pieds pour que je ne fasse pas de cauchemars. Il m'offrait des motos miniatures (une chaque mercredi). J'avais une amoureuse, Géraldine. Son frère nous obligeait à sentir ses chaussettes. On rougissait devant un gâteau d'anniversaire. Il y avait un feu ; le père de Géraldine jouait de la guitare (il était passé une fois à la télévision). Géraldine et moi faisions exprès de nous blottir. On dormait. Nos parents nous soulevaient, avec délicatesse, nous mettaient dans des couvertures jusqu'à la voiture. J'avais quatre ans. J'avais cinq ans. J'avais six ans. J'étais tombé amoureux d'un garçon, avec un chapeau de cow-boy qui faisait des fugues. Mes premiers rêves érotiques, à l'école primaire, tourneraient autour de lui. Je me retrouvais nu, sous un chapiteau, et lui jetait sur moi un lasso. Je me réveillais en sueur. J'avais sept ans. J'écrivais le prénom *Brigitte* sur une ardoise. On vivait à la campagne chez une femme (Mamie Lambert). Elle avait des yeux bleus ; elle souriait tout le temps. Jeune, elle avait refusé un homme. Aujourd'hui, elle avait des cheveux blancs. Des rides, sur tous les morceaux de sa peau. Cet homme s'était suicidé sous ses yeux. Sur le perron. Cette histoire m'impressionnait. Il y avait un poêle dans le salon. Je m'étais cassé le bras. Mon frère me l'avait cassé. J'étais sur un lit superposé. Il avait tiré dessus. Le bras s'était cassé sur un tracteur en fer. L'os sortait. Maman criait. Papa préférait prier. Dans les bras de maman. On me met un masque. Je vais m'endormir. J'ai sept ans. Mes parents m'offrent un tourne-disque rouge. L'âge de raison. On écrit sur mon plâtre. Une petite fille entre dans notre chambre : « Vous n'avez plus de papa ! Vous n'avez plus de papa ! Il va vivre chez nous ! » Je cours dans la cuisine. Je l'ai écrit plusieurs fois. Mais à chaque fois je pleure : « C'est vrai ? » Mon père s'accroupit. Il pleure aussi. Oui, il part vivre chez X. Une amie de maman. Il s'occupera de ses filles. Parfois, je vais dîner chez elle. Papa lui caresse la jambe, il l'appelle Chérie. À la télévision, on regarde un film sur Jésus-Christ. Il est dans une tombe assez profonde. Il est debout. Des hommes lui pissent dessus. Je suis en CE1. Maman, mon frère et moi vivons tous seuls dans l'appartement. J'ouvre le frigidaire. Papa a mangé les fraises. Il a encore les clefs de la maison. Il a pris des tableaux. Maman me passe le combiné du téléphone. Je suis fier. L'objet des grandes personnes. Sous le regard maternel, je demande des explications sur les fraises. Il m'écoute. « Mathieu, tu n'es plus mon fils. » J'ai sept ans. J'adorais mon père ; il était aussi doux que maman violente. Quelques jours plus tard, maman me dit : « Ton père a essayé de m'étrangler. Ton frère a tout vu ; il s'est évanoui. J'ai un certificat médical. » La nuit, elle nous réveille : « On quitte la ville. On ne dira rien à votre père. Choisissez quelques jouets. » J'écoute Emily Loizeau et je pleure. C'est cette histoire, écrite cent fois, qui me fait pleurer. J'ai quarante ans mais je ne m'en lasse pas. On est en 1979 (ou au début de l'année 1980 ?) Cette nuit, la dernière de l'enfance. Il fait froid ; je pense à mon meilleur copain que je ne reverrai plus. On monte dans la voiture. Direction Paris. Chez les parents de maman. Il y a une pelote de laine rouge, accrochée à la voiture. Qui finit par craquer. À l'aube, allongés à l'arrière, tête-bêche avec mon frère, on arrive dans le seizième arrondissement. Dans l'hôtel particulier de mes grands-parents. Je veux être gentil : « Vous avez un beau petit HLM. » Ma grand-mère me toise. Elle susurre : « Tu es un bâtard. » J'ai honte. Mon père me manque. Je serai un écrivain. Il sera fier. Avec des ciseaux, il découpera mon premier roman. Je suis un écrivain. Comme mon père. J'écris dans la laine rouge. Et tout deviendra doux.

LES CORPS SÉDIMENTAIRES

Le Fil Céleste



Où sont les jolies choses, les couleurs et le sourire de ma maman?
Le jardin est invisible.
Sur chaque porte, le chiffre est muet.
Le vent cogne souvent à l'unique lucarne de la grande salle et repart déjà vers des pays lointains.

Les pas des géantes blanches résonnent.
Elles passent et repassent dans les couloirs infinis.
Elles sillonent leur propre vide avec des odeurs étranges d'éther et de bouillies.
Âmes et berçeuses sont proprement pliées au fond des poches.
Les bouches sont closes.
Les rêves, bien gardés sous cellophane,
s'asphyxient lentement sous les néons vieillis.

Dessin: Julie Demichel

Mon regard a perdu l'horizon.

Mon corps en caoutchouc ondule sans souffle, sans manivelle, ni magicien.
Dans ce lit qui dérive, je cherche un point d'ancrage.

Je m'échoue au hasard des méridiens.

Je n'accosterai nulle part.

Mon rachis pourrit et se fossilise au dernier des barreaux.

Je suis devenu lentement ma propre matière:
mélange de nuages gris, papier peint défraichi et particules éphémères.

Il y a les autres frangins.Je ne leur tends plus la main.
Ces spectres engourdis qui cherchent encore à occuper les sols.

Leurs doigts fragiles tâtonnent et dessinent des spirales imaginaires.
Ils laissent sur les dalles froides et usées des traces fugaces, des traces humides de salive ou de reste de chagrin.

Mais la terre boude, elle ne veut pas s'ouvrir pour abriter ces petits riens.

Alors leurs corps s'enchevêtrent avec douleur pour inventer des cajolages reptiliens.

Et moi, que serai-je demain?

Un pas perdu de passager clandestin,
Un souffle souverain se heurtant au froid du mur?
un faux-pli,
une nervure,
blotti sous la camisole du dernier matin .

Aux enfants morts d'hospitalisme,
A mon oncle Emile, décédé le 12 août 1949 à l'âge de 18 mois.
A mon fils Valentin, né le 12 août 2007, plein de vie et d'horizons à découvrir!

TERRE D'ARGILE...!

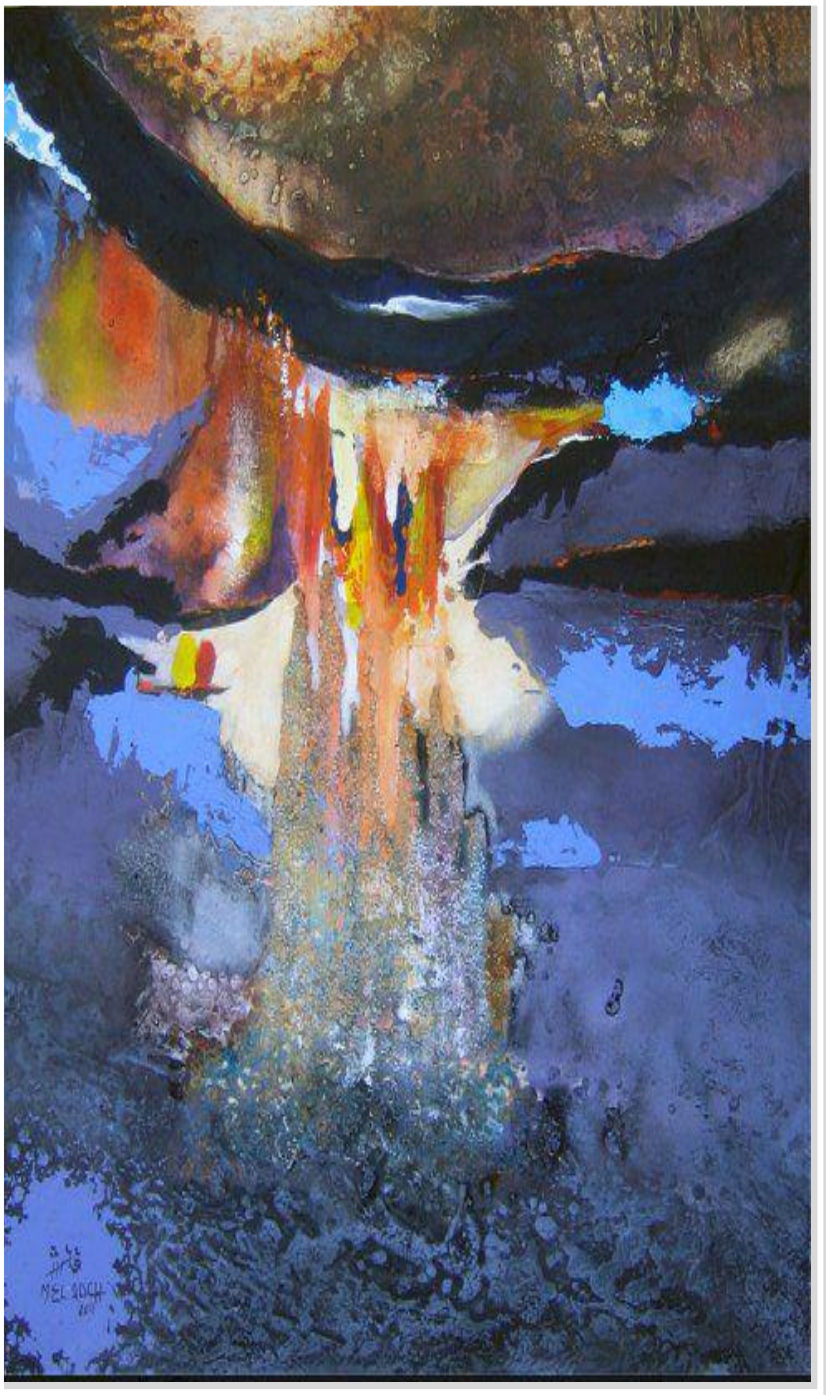
Mohammed El Qoch

Sur cette terre d'argile
Couleur ocre
Où les maisons de pierre,
Encore debout,
Malgré les hivers,
Je sens l'odeur de mon enfance
L'aire de jeu
Le silence des murs muets
L'écho des pas des mômes

Sur cette terre d'argile
Couleur ocre
Je me rappelle cet arbre,
Dénudé, sans étoffes
Défiant les vents amers,
Et trouvant refuge dans son ombre,
Dans son reflet qui s'étend

Sur cette terre d'argile
Couleur ocre
Enfant,je dépose
Le fardeau des ancêtres,
Des lettres et des mots
Inscrits sur les pages
Des ans fébriles

Sur cette terre d'argile
Couleur ocre
Je creuse le temps,
Sculpte les termes invincibles
Sur les troncs des arbres
Assaillis de cendres et de braises
Pour que revienne mon hirondelle
Rasant ma terre comme jadis
Les printemps à venir...



Toile repeinte, acrylique, technique mixte, © Mohammed EL QOCH 2011

JE SUIS UNE ENFANT DU MASSACRE DE TRELEW

Air Nama

Je suis une enfant du massacre de Trelew. Aujourd'hui, après 40 ans, les militaires sont jugés pour crime contre l'humanité.

En août 1972, bien avant le coup d'Etat militaire de 1976, le pays est déjà gouverné par une junte militaire. Mon père était retenu depuis plus d'un an, avec deux cents autres prisonniers politiques, dans la prison de la ville de Rawson, située à 1 500 kilomètres de Buenos Aires, en Patagonie. Cette prison était dite de haute sécurité et réputée inviolable en raison de son isolement géographique.

Nous lui rendions visite régulièrement, deux petits minots derrière les barreaux. Je garde souvenir d'images éclair de fouilles, de bruit métallique des portes et de chaînes, de rayons de soleil qui percent des carreaux épais. J'avais quatre ans. Et dans le froid glacial de l'hiver quasi-polaire, ma mère nous emmenait voir notre père.

Le 15 août 1972, commence l'opération d'évasion préparée depuis des mois. Ce soir-là, à la relève des gardiens, cent dix prisonniers politiques prennent le contrôle de la prison. Des véhicules doivent les conduire jusqu'à l'aéroport de Trelew, ville voisine située à 17 kilomètres et un avion allait être détourné pour les conduire au Chili, sous la présidence d'Allende.

Les prisonniers quittent leurs cellules, selon un plan méthodique, chacun sait exactement ce qu'il a à faire. L'opération réussie, les gardiens enfermés dans les cellules, ils donnent le signal aux véhicules postés à l'extérieur, de venir les chercher. Le signal est mal interprété, le chef des chauffeurs craignant que le plan ait échoué fait demi-tour avec les camions. Seule une voiture ne tient pas compte des ordres et pénètre dans la prison. Six cadres des principaux partis politiques arrivent à l'aéroport et parviennent à s'embarquer. 19 autres cadres arrivent en taxi mais trop tard. Alors que leurs taxis pointent sur le tarmac, les ailes décollent en bout de piste.

Ils occupent manu militari l'aéroport. Exigent une reddition sous conditions: le respect de leur intégrité physique et leur réincorporation à la prison de Rawson en présence d'un juge et d'un médecin.

Les militaires s'engagent à respecter leurs conditions, ils se rendent et sont conduits dans une base militaire et le 22 août 1972, aux alentours de 3 h 30, ils sont fusillés.

Aujourd'hui ce crime est reconnu crime contre l'humanité et peut être jugé. Les familles des assassinés, dont mon père, se sont constitués en partie civile pour témoigner. Une véritable famille est née. Nous partageons depuis des années sans le savoir les mêmes préoccupations.

Une lettre, écrite par l'un d'entre nous, au retour de Trelew, après avoir déposé son témoignage, arrive aujourd'hui sur ma boîte mail. Et c'est Hiroshima, elle explose tout. C'est l'éclate. Eclatement des cellules, des neurones, des synapses, un souffle rentré et le trou noir. Comme le Ginko Bobola, je me redresse et reconstruis mon intérieur.

De l'extérieur ça ne se voit pas et je suis une nouvelle personne, mes angoisses, mes contradictions et paradoxes en devenant nôtres et non plus intime culpabilité sont balayés.

Ses mots s'adressent à mes cellules, ils touchent mon inconscient, mon enfant intérieur, mes circuits mémoriels.

Voir mon intimité ainsi dévoilée, tout ce fourmillement intérieur qui gouverne mes choix de vie et mes émotions mis à jour est à la fois dévastateur et constructeur. Libérateur.

Enfants :

« Jamais, vous ne devez vous laissez abattre par la tristesse.

Vous venez de la peur, de l'incertitude et de mille questions restées sans réponses.

Si cela venait à se produire, alors ces sales, vielles et pathétiques têtes de mort, aujourd'hui sans leurs uniformes blanc, auraient gagné la partie.

Vous êtes les enfants de l'illusion, de la musique, de la poésie, de l'utopie et de l'espérance partagée.

Vous êtes enfants du meilleur ADN, ambassadeurs itinérants du plus beau de la vie.

Tant de fois, vous avez du vous demander pourquoi pas de maman, pourquoi pas de papa, sans trouver de réponse. Sachez que mille bras se tendent pour vous enlacer et remplacer la tendresse de ceux qui pour beaucoup d'autres enfants sont restés sur le chemin.

Et, s'il vous plaît, sachez sortir de l'Histoire. Ne cherchez pas à reproduire, ne restez enlisés dans des idéologies. Elles ne sont qu'un instrument, pour nous aider à réfléchir et parfois occasionnellement à trouver un chemin.

Militez pour le marxisme, pour l'anarchie, pour le christianisme, pour ce que vous voulez, mais militez avant tout pour la diversité et la connaissance. Elles vous rendront libres, vous apporteront les doutes nécessaires à l'entendement de la misère de la politique quotidienne.

Ne vous battez pas contre les moulins à vent, Don Quijote, papa, maman et Sancho Panza s'en sont chargés.

Mettez vous seulement de dos et laissez vous porter avec joie dans la vie. Vous le méritez. Faites cet effort. Sinon vos pères et vos mères auraient perdu leur seule et vraie bataille qui est de vous voir heureux.

Vous le méritez !

Votre révolution est de militer pour la joie et le bonheur.

De l'autre révolution, celle des années 70, ceux qui ne sont plus là s'en sont occupés. En silence, ils vous accompagnent et vous écoutent jour après jour.

Je vous aimais déjà avant de vous connaître et maintenant je vous aime profondément ».

Le verdict a été rendu hier, un rêve se concrétise. Je me sens soulagée d'un poids. Il n'y a pas de vengeance dans mes sentiments, la Justice rendue.

ECRIS, MON ENFANT...!

Kacem Loubay

...**É**cris, mon enfant...!
Ton nom et prénom
Année et lieu de naissance
Le nom du père :
Le nom de la mère :
Ton adresse et N° de téléphone :

Monsieur je ne sais ni lire, ni écrire
Je ne sais plus mon nom
Le vrai nom je ne l'ai jamais su
J'en ai d'autres, autant de pseudos
En tant qu'enfant de la rue de l'anonymat

L'année de naissance gît ailleurs
C'est l'année de ma souffrance ombilicale
Bébé on m'a balancé comme un détritus
Quelque part dans mes langes saignants
Au coin d'une rue sans nom, d'une ville...

Le nom de ma mère... procréatrice
Un orphelinat orphelin non reconnu
Le père : tout le monde sans visage

Ma résidence la plus récente
Au fond d'une sombre carrière sans eaux
Une maison en pleine démolition
Sous le pont cochère le plus ancien

Mon téléphone personnel abordable
Tout le monde l'a enregistré de mémoire
Il suffit de composer, de m'appeler
A n'importe quel moment et c'est sûr
Du jour ou de la nuit la plus hivernale
Pour qu'on te réponde sur le coup
Veuillez rappeler... dans mille ans

Mardi 13 Novembre 2001 -
Khénifra / Maroc-
Le poète de l'autre rive

FIER COMME ARTABAN

Jean Dupré

J'ai beaucoup de chance, j'habite aux Buttes Chaumont. J'occupe en bordure du parc, un petit appartement bourgeois dans un immeuble haussmannien, rue Manin, dans le 19°. J'ai toujours vécu à Paris dans un immeuble haussmannien. Chez mes parents, d'abord, du côté de la Porte Dorée, où je fus condamné à une existence morne et étriquée, enfermée dans un étau, entre celle de Benjamin, mon aîné, et celle de ma suivante, la délicieuse Clarence; puis, seul, rue du Faubourg Montmartre, au tout début de ma fulgurante carrière dans une radio communautaire à l'audience confidentielle. Paris m'est toujours restée fidèle, les immeubles haussmanniens, aussi. J'aime leurs lourdes portes cochères qui s'ouvrent sur des halls d'entrée aux odeurs d'encaustique, leurs loges dont mon oreille s'est approprié les accents lusophones, les ascenseurs en bois enserrés dans des cages en fer forgé, leur lente ascension où défilent les paliers aux portes vernies: celles des Henry et de la famille Thibaud au premier, celle des Cohen avec sa poignée allongée qui se différencie de toutes les autres, celle du dentiste au second, couverte d'une plaque dorée en son milieu, celle des Dutourd au troisième, gardée par un teckel nain qui braille à chaque mouvement d'ascenseur, et à l'étage plus élevé, celle des Lochzameur du Guilvinec, dont on chuchote qu'ils seraient en instance de divorce... Ma clef triture la serrure dans un bruit métallique désormais familier. Je pousse la porte, elle grince, je la referme, elle grince de nouveau, le parquet craque sous mes pas. Je pourrais aisément remédier à ces bruits parasites, mais tous ces bruits au contraire me rassurent. J'aime mon appartement parce que précisément, il vit, il me parle, il me tient compagnie.

Cinq ans déjà que j'ai emménagé dans ce quartier attachant par sa mixité sociale. Les bobos à l'aisance discrète côtoient ici des gens plus modestes, des juifs à kippa, des boubous africains et des foulards islamiques. Mais ce qui m'a décidé à m'enraciner dans le 19° arrondissement, ce sont les espaces verts du parc des Buttes Chaumont qui me permettent quelques oxygénations des plus exigeantes sur le plan sportif. Avec une arrivée au sommet à près de trente mètres d'altitude, l'ascension en petites foulées du temple de Sibylle se révèle plus efficace pour enrayer ma brioche naissante, que les trente minutes de pédalo sur un vélo de salle, pourtant préconisés, graphique à l'appui, par le coach de mon club de fitness…

Il est dix-huit heures quinze. « Ma chérie » m'attend quelque part dans un restaurant huppé des Ternes. Du moins, elle m'attendra vers dix-neuf heures quinze, dans tout juste une heure. Ma chérie, c'est Cristelle, ma copine depuis trois ans, presque ma compagne, et moins que jamais ma femme. On se connaît depuis le Bac, même si chacun d'entre nous a expérimenté ses aventures amoureuses propres, propos sibyllins pour désigner des « plans culs » sans lendemain, plus en phase avec la réalité de nos expériences d'antan... On est « ensemble » depuis trois ans, devrai-je donc préciser. On sort ensemble depuis que l'on s'est revu tout à fait par hasard lors d'une réunion de travail où elle se présenta comme agent évènementiel. Le coup de foudre tardif ne fut pas immédiat. En revanche, la joie de revoir la seule copine de lycée qui ait pris la peine d'écouter et de comprendre l'ado renfrogné et timide que j'étais, m'avait ému au plus haut point, en même temps qu'elle remplit mon cœur d'autant de petits cœurs que le gros pouvait en contenir. Nous avions convenu de nous revoir au plus tôt. Ce fut acté autour d'un café à Saint-Germain-des-Prés, et comme Cristelle semblait aussi enthousiaste et libre de tout

engagement que moi, nous nous étions rapidement retrouvés sous la couette, à partager dans un grand bonheur nos ADN les plus intimes. Je déteste le terme « ma chérie ». Pourtant je l'utilise à tout bout de champ, devant elle, avec mes amis, ou lorsque je parle d'elle à ma famille. Le possessif « ma » me gêne, car Cristelle ne m'appartient pas, pas plus je ne lui appartiens. Je suis libre et je lui laisse l'autonomie nécessaire qui évite la routine des échanges quotidiens. Elle n'en abuse pas. Chacun a conservé son appartement, et nous nous retrouvons chez l'un ou chez l'autre, autour de plats simples chez moi, à la table d'un grand chef, chez elle, en tête à tête ou en compagnie de nos amis respectifs. J'apprécie ces dîners presque parfaits, dans la mesure où je peux par la suite me retrouver seul avec moi-même pour faire le point sur la réalité de ma vie d'aujourd'hui. Tout cela pourrait sembler bien cérébral. C'est le fruit de mon enfance et de mon mal être d'adolescent qui expliquent cet état d'esprit. Nul besoin de m'allonger sur le divan d'Henry Chapier pour savoir que tout se joue pendant l'enfance. Je n'en ai pas eu, ou du moins, pas celle dont j'avais rêvé. Du coup, je suis atteint du syndrome de Peter Pan. Je reviens de loin, mais tout dans mon comportement trahit une immaturité dans les rapports humains. Un esprit de gamin dans un corps d'adulte, voilà ce qui me caractérise. Ce décalage psychique ne s'estompe pas avec l'âge, il s'accroît au contraire à un rythme effrayant, au point qu'il devient dérangeant. Je n'assure ma trentaine que dans mon boulot, au lit avec Cristelle, et en singeant les mecs de mon âge lorsque je suis en leur compagnie. C'est terrifiant : sont-ce vraiment des amis, ceux à qui je dissimule la réalité de ce que je suis ? Cristelle a cerné mon malaise, mais elle en perçoit mal les causes et elle m'accepte comme je suis avec la tolérance qui la caractérise. Pour rattraper les années perdues, engranger des années bonheur, je fais le plein de petits pots bébé, pomme-cassis et épinards-carottes, je suce des tubes de lait concentré sucré en visionnant en boucle les spectacles de Dorothée ou de Chantal Goya. Les aventures du capitaine Flam et celles d'Astro, le petit robot n'ont plus de secret pour moi, leurs génériques, non plus. Maman, pourquoi ne m'avoir jamais dit: « je t'aime » ? Avec mes parents, il n'y a jamais eu d'effusion, pas de rapport physique, peu de baisers et pas d'embrassade. Rien que de l'amour non ostentatoire, de l'amour évident mais silencieux. Je n'ai jamais ressenti la douce sensation d'une main venir caresser mon visage, le réconfort d'une voix rassurante et aimante.

« Ce n'est pas grave, mon chéri, tu as simplement attrapé froid. »

Sous la pluie, je piétine dans les flaques d'eau. A l'approche des bus, je reste debout au bord du trottoir pour me faire saucer à leur passage. Je suis parfois trempé jusqu'aux os par de belles giclées froides et salissantes. Je ressemble alors à un chien mouillé qui vient de recevoir sa branlée, et les passants me plaignent en accusant les chauffeurs de chauffards. Immature, immature ! Pourrais-je un jour changer ? L'automne est la saison que je préfère. Je m'y sens bien. On en trouverait l'explication par le fait que cette saison est à l'antipode du printemps qui m'a vu naître. Sans doute. En tout cas, j'adore marcher sur les tapis de feuilles mortes. Ca fait *scrouch scrouch* à chaque pas. C'est velouté, volatile et feutré à la fois, en un mot, rassurant. Je m'en excuse d'avance auprès des jardiniers de la ville de Paris, mais les tas de feuilles mortes qu'ils amassent dans les parcs avant de les déposer dans leurs camions bennes, m'attirent irrésistiblement, comme l'aimant attire le fer. Je les tasse, je les foule de mes pieds, avant de les éparpiller en autant de tirs au but victorieux. Immature, immature !

Je fais des bulles dans mon bain, et je me fais jouir en quelques minutes en me caressant avec le jet chaud et tonique de la douchette. Mon père, cadre commercial, s'absentait souvent à l'étranger, et pour de longues périodes. A son retour, nous étions arrosés de cadeaux. Ma mère le lui reprochait. Mon frère et ma sœur l'adoraient. Moi, j'aurais voulu qu'il me prenne dans ses bras, qu'il me caresse et qu'il me raconte ses voyages dans les contrées lointaines où il séjourna.

Un soir, au dîner, entre la soupe et le steak purée, nous avions eu droit à un cours d'éducation sexuelle. Je devais avoir douze ou treize ans. Je fus surpris par tant d'audace. Je n'ai rien appris de nouveau. Je savais déjà que les enfants ne naissaient pas dans les choux. Tout avait été dit sur la procréation, rien sur le désir, le plaisir et les délicieux fourmillements qui commençaient à obséder mes sens. Ils parlèrent de préservatif, mon grand frère ricana, ma sœur avait d'autres priorités. Elle s'amusa innocemment à faire fondre le beurre sur sa montagne de purée fumante. La lave, immanquablement, se déversa jusqu'aux pieds du volcan. Clarence m'interpela. La reproduction chez l'homme la passionnait moins que de badiner avec la nourriture, un détournement ludique qui nous était à tous deux, commun. J'écoutais mon père en évitant de soutenir son regard. Je voulus savoir comment mon sexe serait une fois mature, mais je n'osai le lui demander. C'est vrai que je ne l'avais jamais aperçu dans sa nudité la plus crue, malgré les ruses déployées à passer et repasser devant la porte entrouverte de la salle de bain, lorsqu'il s'y trouvait.

J'ai connu une puberté tardive. Je filais vers mes quatorze ans, toujours chaperonné par ma mère qui en contrôlait les progrès. Elle se permettait un avis critique sur mon intimité, lorsque sous la douche, je sortais le gland pour le nettoyer, respectant ainsi les prescriptions du médecin. Jamais, elle n'aurait osé une intrusion aussi privée chez mon grand frère Benjamin. Hâbleur et sûr de lui, le bougre l'aurait envoyée promener ! J'avais honte de mon corps. En plus de souffrir de dimension modeste, je me lamentais du fait, qu'à l'inverse de mes camarades de collège, je n'avais pas de poil aux jambes, alors que les leurs frisaient en boucles jusqu'aux cuisses. Ce brusque changement de leur aspect physique fut suivi d'autres signes plus évidents encore. Leurs voix devinrent rauques, alors qu'un léger duvet brun surmontait les lèvres de la plupart d'entre eux, à l'instar des enfants de Calcutta, dont j'avais vu un reportage à la télévision. A quatorze ans, j'étais aussi maigre qu'un enfant des rues d'un pays sous-développé, pour reprendre la métaphore du gamin de Calcutta. Les photos de ma prime adolescence, me représentant glabre et enfantin, ont toutes été détruites par mes soins. Les photos de classe disparurent. Pas de Copains d'avant ni de Trombi.com. De toute façon, personne ne m'aurait reconnu… Aucune trace de ma triste physionomie d'alors ne devait survivre à ma postérité. Le mal être que ces photos reflétaient n'échappa à personne, sauf à mes parents. Lorsque mes copains racontaient leur masturbation, ils atteignaient l'orgasme. Moi, je me caressais et c'était tout. Vers quinze ans, arriva ma première fois. Pas celle avec une fille, mais plus modestement, mon premier sperme. Deux ou trois gouttelettes aussi transparentes que la Vittel suintèrent de ce qui était devenu un sexe, après une bonne demi-heure de friction énergique. Ma quéquette était en feu, elle me faisait mal, mais j'étais super heureux et fier comme Artaban.

Je n'aime pas plus « chérie » que « ma ». Chérie, ça fait ringard. Personne ne m'a jamais appelé « chéri ». Entre nous, c'est de toute façon, Cristelle et Téo, Téo et Cristelle. Ai-je seulement révélé à ma chérie que je l'aimais ? Je ne le pense pas et ça m'inquiète après trois années de vie, presque commune. Un record ! Mais je suis bien trop immature pour cela. Pourtant, Cristelle, je ne l'ai pas trompée, pas encore. Avant elle, il y eut Nathalie, appelée Nat, pendant deux mois et quatre jours, Patricia, appelée Pat, un mois et dix-sept jours, et ma première conquête, à l'âge de vingt-deux ans, Véronique, appelée Véro, avec laquelle, j'ai comptabilisé trois cent quatre-vingt-huit jours d'amour tumultueux... Comment diable, peut-on être aussi réducteur ? Je parle des surnoms, évidemment. C'est comme si on leur coupait la tête à ces filles là. Mon frère Benjamin et ma sœur Clarence ont échappé à la guillotine. Jamais dans la famille, on se serait permis de couper leurs prénoms. Remarquez, Ben et Cla, ça colle pas vraiment. Moi, c'est Téo. C'était prémonitoire, mon prénom ne se prêtait pas à la découpe, il l'était déjà. Dès la naissance, mes parents m'avaient fait petit. Je reviens de loin en effet…

J'ai juste le temps de prendre une douche et de m'arranger avant de me rendre à ce fameux dîner. C'est plutôt rare que nous sortions un jeudi soir, en semaine, mais aujourd'hui est un jour particulier: ma chérie et moi fêtons les trois ans de notre rencontre amoureuse, trois ans jour pour jour, le 17 mai, à l'issue d'une réunion de travail. A poil, encore mouillé dans ma serviette roulée autour des reins, j'hésite sur la tenue vestimentaire à adopter. Pas trop guindée, mais pas trop négligée non plus. Après tout, nous fêtons un anniversaire, et pas dans n'importe quel boui-boui... Je n'ai jamais su m'habiller, car je n'ai jamais appris. Ma mère nous habillait à sa façon. Nous n'avions pas droit au chapitre, c'était short jusqu'à quinze ans, été comme hiver, parce qu'un short au contraire d'un pantalon, ça ne se repasse pas. Nos fins de mois me semblaient confortables, pourtant, pour les chemises, c'était celles de mon frère, et pour nous chausser, rien de mieux que des chaussures Bata, des chaussures noires en plastique qui ressemblaient point par point, à celles que portent les prélats. Elles me faisaient mal aux pieds, humides et chaudes l'été, humides et froides l'hiver, et en plus, j'avais l'air d'un curé, comme celui qui nous faisait des sermons le dimanche à la messe ! Lorsque les premiers frimas survenaient, je me coltinais un pull à col roulé qui me grattait le cou, doublé d'une écharpe en laine que j'égarais volontairement dans la cour de récréation. La rébellion du goût vestimentaire contre l'autorité parentale ne fut pas initiée par les deux frères aînés, nous étions résignés. Ce fut notre petite sœur qui négocia de sérieux aménagements, à l'aune de ses huit ans...

J'en avais alors quinze et mon frère dix-sept. Dès lors, nous changeâmes radicalement de look sans conflit exagérément larvé avec nos parents. L'accrochage fut vif, mais rapide et décisif, une guerre-éclair. Merci Clarence! Ce fut désormais jeans baskets achetés à bon prix dans les grandes surfaces, avant de déraper sérieusement vers des fringues de marque aussi prestigieuses qu'onéreuses. A dix-huit ans, je décrochais mon Bac, et j'obtins le privilège de porter des jeans Diesel surmontés d'un tee-shirt Calvin Klein, et pour la frime, je m'étais offert une paire de Convers...

Mon job de programmateur musical sur Fréquence Zen 75 ne m'oblige pas à des recherches vestimentaires compliquées: une chemise ouverte sur un simple jeans sied parfaitement au style de la station. En revanche, lorsque se présente l'occasion de paraître plus habillé en gommant mon look de mec désinvolte, les choses se compliquent et je demande conseil à Cristelle. Le ton sur ton, c'est pas mon truc… Pour me faciliter la tâche, ma chérie m'a constitué des hauts et bas cohérents qui pendent sur des cintres, quelque part dans mon armoire.

J'entrebâille la fenêtre du salon dans un bruit de crémone à l'ancienne. Dehors, il fait encore jour. Les rumeurs de la rue me parviennent estompées par la hauteur qui me sépare des automobilistes bruyants. Je me suis toujours demandé à quoi servait la bagnole à Paris. J'en ai une bien-sûr qui dort dans un box, mais elle est stockée « mob ». Un ami m'a appris à débrancher la batterie, après que j'ai subi toute une série de déboires au démarrage, consécutifs à une utilisation limitée. Paris bénéficie probablement du réseau de métro sous-terrain le plus dense au monde, et en surface, les bus sont fréquents et confortables. Pourquoi donc s'embêter avec une voiture qui par ailleurs ne trouve pas d'espace pour se garer ! Personnellement, j'adore me déplacer en métro. Je le fais aussi dans les capitales que je visite. On apprend beaucoup d'un pays en voyageant dans ses entrailles. C'est comme si on perçait les mystères d'un corps humain dans ses cavités les plus intimes. Il fait doux en cette fin d'après-midi, mais les nuages se baladent assez rapidement dans le ciel, des nuages cotonneux, peu annonciateurs de pluie, mais suffisamment denses pour masquer le soleil et la chaleur de ses derniers rayons. « En mai, fais ce qu'il te plaît ». Ben, j'hésite… Finalement, j'opte pour une tenue décontractée, mais je me couvrirai les épaules d'une petite laine, la nuit risque d'être longue.

Cristelle avait bien fait les choses. Elle avait insisté pour choisir le restaurant, et celui-là ne manquait pas de classe. Une trattoria plus authentique qu'une pizzéria, offrant une cuisine transalpine haut de gamme, dans une atmosphère chaude et élégante. Les parisiens aisés s'y précipitent, dit-on, en même temps que les célébrités internationales... J'adore la cuisine italienne, la dolce vita et les Vespas rouges. C'est sans doute la raison pour laquelle je m'étais mis à l'italien. Tout seul, comme un grand dans un premier temps, puis, pour la conversation, avec le soutien d'une jeune enseignante italienne originaire de Magenta en Lombardie, victoire napoléonienne dont le souvenir est incarné par un boulevard parisien, non loin de chez moi. Quatre heures de cours par semaine. Grâce à elle, mes progrès furent fulgurants et mon niveau dans la langue de Dante dépassa celui que j'avais atteint en anglais et en espagnol, l'année du Bac.

Le décor somptueux de la salle m'intimida. Le doute s'empara de mon esprit. Je me demandai si l'ambiance romantique du lieu convenait à ce que nous voulions fêter, ou si c'était sa façon à Cristelle de me faire comprendre qu'elle avait des projets derrière la tête. Souhait-elle m'enrober de miel pour me pousser dans mes derniers retranchements ? M'engager plus avec elle, on en avait déjà discuté, je n'y étais pas prêt.

Nous échangeâmes nos cadeaux en grignotant les *antipasti*, arrosés d'une bouteille de*Prosecco frizzante*. Je lui avais offert une jolie bague en argent sertie d'un rubis, elle, un beau livre de voyages avec des photos comme j'aime. Le dîner correspondit à nos attentes. Les plats traditionnels se succédèrent sur notre table, tous plus succulents les uns que les autres.

« Eh bien, Cristelle, un si beau resto pour fêter nos trois années d'amour ensemble… je ne te dis pas la fête l'année prochaine et les années suivantes ! »

« Qui te dit que nous serons encore ensemble dans les mois et les années qui viennent ?»

« Qu'est-ce qui te fait douter ? »

« Toi, mon cher ! »

« Ben, on n'est pas bien comme ça, nous deux ? On se voit régulièrement tout en contournant la routine du quotidien… une routine qui constitue le plus formidable tue l'amour que je connaisse, crois-moi ! Qu'attends-tu de plus de notre relation ? »

« Le problème, c'est justement que nous sommes deux dans notre histoire, et que j'aimerais bien que tu prennes en considération mes aspirations. »

« Tu gâches tout, là, Cristelle ! »

« Par principe, si l'on n'est pas d'accord avec toi, c'est de la faute de l'autre, jamais de la tienne. Tu ne te remets jamais en question ? »

« Attends, là ! »

« Attends, là, quoi, Téo ? »

« Je sais… Je suis incapable de m'engager, tu me le répètes assez et j'en ai bien conscience... J'ai toujours appris à me contenter du peu que j'avais, j'ai grandi avec mes angoisses en ne demandant rien à personne, je ne veux pas être un poids, ni devenir une source d'inquiétude, tu comprends ? »

« C'est bien là ton problème. Tu te contentes de ce que tu as sans te projeter vers l'avenir. Tu n'avanceras donc jamais. »

« Sans doute… »

« Tu as peur d'affronter les réalités, les difficultés… Tu refuses la confrontation, tu t'enfermes, tu te buttes, ou bien tu deviens visqueux comme une anguille. »

« Qu'est-ce-que j'y peux ? »

« Réagis ! Change !... Ou plutôt non. En fait, c'est ta fragilité qui m'a fait craquer… »

« Tu m'aimes pour mes défauts, en somme, que pour mes défauts. »

« Non, Téo, je t'aime, c'est con mais c'est comme ça. Je t'aime pour ce que tu es… C'est un tout. »

« Je suis un paquet, alors, un paquet ficelé à prendre ou à laisser. »

« Hum, je te prends comme un paquet cadeau… Mais justement, je voudrais aller plus loin dans notre relation. Me réveiller le matin dans ton lit en me disant, demain, ce sera pareil et après-demain, aussi. Ne pas être un simple créneau horaire dans ta vie, partager plus de choses avec toi, rencontrer ta famille, faire une croisière en amoureux… »

« Ma famille… Elle n'ajouterait pas de plus-value à notre relation… »

« Téo, tu es la personne à laquelle je tiens le plus, tu le sais bien. Tu es curieux de tout, créatif, intelligent, tu as pas mal voyagé, tu prends du recul sur des situations difficiles qui m'effraieraient au plus haut point, tu réussis à t'en dépêtrer et démêler le vrai du faux, mais il y a un problème que tu n'arrives toujours pas à résoudre : tes rapports avec les gens. »

« Je te croyais plus tolérante. »

« Là franchement, je ne sais pas comment tu évolueras, si tant est qu'un jour tu évolues. Je ne t'imagine même pas dans cinq ou six ans. »

« C'est simple, dans cinq ans, j'aurai trente-six ans et dans six ans, trente-sept. »

« Fais le malin, fuis, fuis encore. Tiens, par exemple, je n'ai jamais vu un garçon aussi désordonné que toi. Ton frigo est toujours vide. Tes tableaux sont encore par terre, en attente d'être pendus au mur. Ton linge n'est pas rangé. Ta voiture tombe toujours en panne quand on en a besoin, c'est le grand bordel, quoi… »

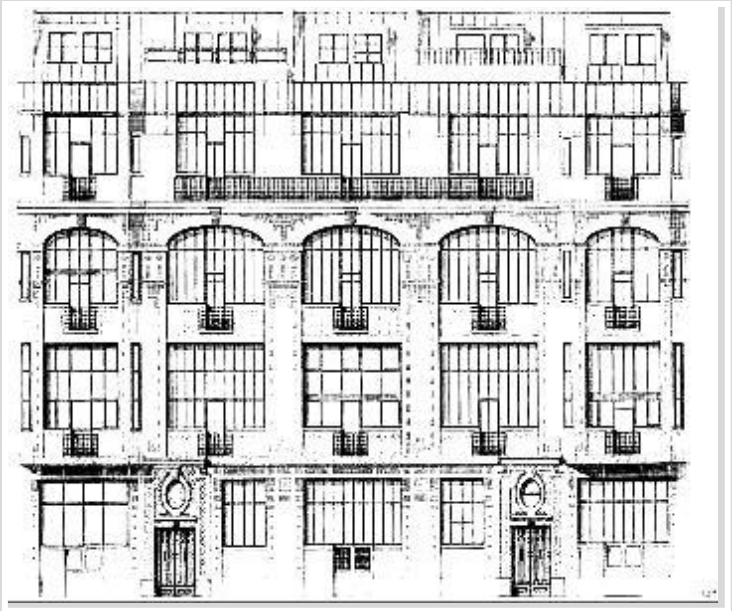
« C'est la réaction naturelle à l'obsession de ma mère pour l'ordre. »

« Tu construis un mur autour de toi. Ton problème, Téo, c'est qu'à force de le construire, tu deviendras toi-même le mur, on pourra toujours le parcourir, mais on ne pourra plus venir jusqu'à toi, et tu te retrouveras seul comme personne ! »

« Là Cristelle, tu exagères un peu, non ? »

Que rajouter à ce flot de vérités… Rien, absolument rien, sinon que ma chérie était dans le vrai ce soir-là comme d'autres soirs d'ailleurs, et que je faisais preuve d'une fieffée mauvaise foi.

« Tiens ! finit-elle par me dire, l'autre jour, lorsque tu m'as expliqué de façon volubile et avec force détails, les techniques d'assemblage de ta maquette auto, cette Alpine rallye bleue des années soixante-dix, je me suis dit: mon homme, c'est un gamin, un vrai gamin ! »



Relevé de la façade, par Muriel Bailleux, Justine Fourier et Sandrine Gonan

[XXXV]

Lenilo

Là-bas sur la jetée un gamin est Russie
Et la toile de ses basques plane sous le ponton
Deux femmes, nues par la main, grosses beautés d'ennui
Dans leur course fantasque dépassent l'avorton

Au bout du bois mousseux un satyre dégueulasse
Swing des glaires écumeuses qui chutent sur le môme
Bientôt le gamin chouine, même les nues l'agacent
Et le mucus en bruine lui fait voir des fantômes

Ses joues rouges brumassent, en carcan ses phalanges
Tiennent d'une main de glace une subite épine
Qu'il balance à la fesse de la moins belle des anges
Celle qui serbe où l'eau triche qu'on nomme Herzégovine

La harpie balbutie mais consomme la requête
Elles atteignent le port, le satyre est un Urss
Puis tarissent la source d'où fuient les crachats d'or,
Une fois la flèche au cœur elles reprennent leur course

Devant l'enfant qui dort enfin dans un couffin de taffetas
L'une efface l'autre à la mer et se love sur le p'tit gars

FAITES DE L'ÉCOLE, QU'ILS DISAIENT...

Stipe

Ahhhhh, la fête de l'école. Ô joie, ô festivités, ô chants, sarabandes, farandoles et tambourins ! Mon cul, oui ! On s'y emmerde comme au mariage d'un cousin de banlieue, on y boit de la mousse tiède (1€ le gobelet, merci bien, y'en a pour plus cher de plastique que de bière), on y mange des gâteaux cramés et des frites molles, on y croise des parents tous plus tartignolles les uns que les autres ("Ahhh, c'est le fameux Théolasque ! C'est votre fils ? Vous savez, j'en entends souvent parler à la maison ! - Merci, c'est vrai qu'il est remarquable... Et le vôtre, c'est comment ? Matthéo ?? Ah oui, attendez, c'est pas lui qui avait fait caca dans sa culotte en début d'année ? Et alors comment ça va, maintenant ? Il arrive à maîtriser son sphincter ou il se fait toujours dessus en classe ? UNE AUTRE QUESTION, MADAME LA MAMAN DE MATTHEO ??"), on y rencontre des pétasses d'instits fières de l'organisation de leur fêfête ("Cette année, les enfants ont choisi de vous présenter un spectacle autour du printemps !". Ah oui, vraiment, ils ont choisi ? Vous leur avez demandé quel thème les branchait, et à l'unanimité ils ont répondu "cette année, nous souhaiterions vivement aborder la thématique du printemps". Vraiment ? Et s'ils avaient répondu "le kung-fu" ou "Dora l'Exploratrice", vous auriez été fières ? Vraiment ?), ...

Bref, pour récompenser le bon travail de leurs enfants, on punit collectivement les parents.
Non mais sans rire, regardez-les, vos gosses, tout dépareillés dans leur costume de gala ("les enfants devront tous porter un t-shirt vert", mais y'a autant de verts que de gosses !), chanter faux et fort, oublier les paroles, faire coucou à papa qui filme avec son téléphone portable ("fais coucou, c'est pour envoyer à mamie, ça lui fera plaisir à mamie"), s'agiter en tous sens et foirer leur chorégraphie (t'as vraiment cru que quand t'allais frapper dans les mains, ils allaient tous s'arrêter et s'agenouiller simultanément ? Vraiment ?). Toute une année scolaire pour ça ? Mais bonjour l'arnaque, remboursez nos tickets de tombolas, salauds de syndiqués !!

Nonobstant, s'il y a bien un truc qui justifie de louper l'apéro et de se fader toutes ces têtes de cons (ainsi que leurs parents et leurs instits...), c'est bien les fameux "stands". Car oui, sous l'intitulé pompeux de "fête de l'école" se cache, tout en lettres clignotantes et langues de belles-mères, le bien moins noble mot "kermesse". Ahhhhh, la kermesse ! Là d'accord, je dis d'accord. Je dis "ah ben si c'est kermesse, c'est plus pareil !". Je dis "fallait le dire tout de suite, au lieu de nous parler t-shirt vert et faire un gâteau !". Je dis "du coup, allons-y gaiment !". Car, si certains auront remarqué l'homophonie entre "la kermesse" et "sac Hermès", autant leur dire, à ceux-là, qu'il est plutôt question de cacophonie entre les deux mots, mais alors quelque chose de verni mignon !!

Pour commencer, on va aller récupérer ses gosses que nous avions laissés, à la fin de l'épisode précédent, brailler et claudiquer dans le numéro crânement intitulé "spectacle de la chorale de l'école". Ben voyons... Ça ressemblait surtout à "Règlements de comptes à hoquet-chorale", cette affaire, mais c'est des gosses, c'est les nôtres, c'est mignon, on est ému.

Donc on récupère les pénibles à la sortie des vestiaires, en bousculant les autres parents (quitte à mettre deux-trois béquilles au passage), histoire de se radiner les premiers au chamboule-tout, et s'éviter ainsi les 25 mètres de queue dans laquelle, ça ne manque jamais, certains parents tuent le temps (alors qu'ils ont leurs gosses sous la main) en vous adressant la parole, comme si on avait vidé les poissons ensemble.

"Vous faites la queue pour le chamboule-tout ?

(En fait, je m'entraîne à rester debout en plein soleil le plus longtemps possible, car j'adore rester debout en plein soleil le plus longtemps possible). Oui.

- C'est dingue ça, moi aussi ! On devient amis Facebook ?"

Ainsi, pour ne pas risquer de nouvelles amitiés, on court en tirant le gosse par le bras ("Papa, j'ai soif ! - Ben t'as qu'à boire ta salive. Et magne, ou on va encore nous parler !"), et lorsqu'on arrive au chamboule-tout, il y a déjà 50 mètres de queue. Bon sang, mais ils sortent d'où, tous ces gosses ? Ils ont campé ici ? C'est le reste de la queue de l'an passé ? C'est des figurants payés pour nous faire chier ? En plus, y'en a qui sont même pas passés par les vestiaires, ah nan mais trop fastoche dans ces cas-là !! "Hé ho, Maîtresse, y'a encore des t-shirts verts, c'est de la triche, faut les punir !". On se tape donc l'épreuve du discutage avec parents d'un tiers ("Ahhh, c'est le fameux Théolasque ! C'est votre fils ? Vous savez, j'en entends souvent parler à la maison ! - Merci, c'est vrai qu'il est remarquable… Et le vôtre, c'est sûrement ce gosse transparent dont je n'entends jamais parler à la maison ?"), puis arrive un jour où c'est le tour de votre gosse. Le mien, je l'ai bien briefé pour qu'il dégomme toutes les boites : avec les deux premières chaussettes roulées en boule, il faut viser les yeux du papa de Thiméo qui tient le stand. Une fois qu'on lui a baissé les stores, le gosse lance la dernière chaussette n'importe où pendant que je vais dégommer à la main le tas de conserves. Parce que quand on a tout abattu, on gagne un point, sinon on a juste droit à un bonbon ou un ballon, mais c'est nul, ça gâte les dents pour l'un et ça nique l'œsophage pour l'autre, parce que moi je les connais leurs ballons à deux sous, ils sont impossibles à gonfler sans y laisser un poumon dans l'affaire et "Vous avez un ticket ?
- Avec qui ?

- Pour jouer, il faut un ticket.

- Quoi un ticket ?

- C'est obligé, pour jouer, il faut un ticket.

- QUOI UN TICKET ??"

Pour jouer, il faut un ticket. C'est la règle à la fête de l'école (tu parles, en fait c'est une kermesse !). Ça veut dire que pour participer à n'importe quel stand, il faut d'abord acheter ses tickets à un AUTRE stand. Et effectivement, de l'autre côté de la cour, au bout d'une queue de 6 kilomètres, il y a une table avec un écriteau "Caisse". Et ils pouvaient pas le dire, ces bourricots-là ? Ils pouvaient pas préciser "les enfants devront tous porter un t-shirt vert et il faudra d'abord passer au stand avec l'écriteau "Caisse" pour accéder au chamboule-tout" ? Hein, ils pouvaient pas ? Feignants de socialistes, tout ça…

Et comment ils ont fait, tous ces gosses, pour être devant nous au chamboule-tout alors qu'ils étaient en plus passés au stand "Caisse" avant ? Hein, expliquez-moi ! Je comprends alors que le grand barbu qui me précédait dans la queue, avec son short Cars et sa casquette à hélice, est en fait un CE1 qui a redoublé 8 fois pour pouvoir jouer au chamboule-tout…
On se retrouve donc à faire la queue pour acheter les tickets qu'on nous avait même pas prévenu de les acheter, avec le gosse accroché au short qui vous demande pourquoi on

n'a pas eu le droit de lancer les chaussettes dans la tête du papa de Thiméo, qui vous demande si vous pouvez aussi acheter des tickets pour son copain Thimothé ("Allez, dis, tu peux lui acheter des tickets, son papa et sa maman sont morts. - Et alors, c'est pas ça qui va lui ramener ses parents"), qui vous demande pourquoi on les a pas achetés avant de passer au chamboule-tout ("t'as déjà entendu parler de maltraitance, p'tit con ?"). On se tape l'épreuve de discutage avec parents d'un tiers ("Ah ah ah, vous aussi vous avez fait la queue au chamboule-tout pour rien ? - T'as déjà entendu parler de mon poing dans ta gueule, grand con ?"). Et y'a bien un moment où vous parvenez à acheter vos tickets, à dégommer les yeux du bonhomme et les boites, et ça vous fait un point.

"Bon, il reste 9 tickets, t'as intérêt à pas me ramener 9 ballons, parce que j'ai pas 9 poumons. Tu veux faire quoi, maintenant ?
- Course en sac !

- T'es sûr ? J'ai pas pris ta ventoline, tu risque de me foutre la honte.

- COURSE EN SAC !"

Là, la technique, c'est de choisir un adversaire nul. Pas lui, il est noir, il doit être fort en sport. Tiens, le petit rouquin cacochyme, le sac lui arrive au-dessus des yeux, ce sera parfait ! Et hop, ça fait deux points ! Bon, le gosse se gratte à cause des doryphores qui peuplaient le sac à patates, et ben il se grattera les croûtes, pendant ce temps-là il mettra pas ses doigts dans son nez !
Stand suivant : tir à la corde. Là, impossible de choisir son adversaire, c'est le papa de service qui décide pour vous. Mon gosse n'a aucune chance, il pèse 25 kilos sur la pointe des pieds, il a des croûtes, et j'ai pas eu le temps de lui lester les poches de parpaings. Technique pour le tir à la corde : "Au début tu résistes. Puis tu relâches un peu, tu le laisses gagner du terrain. L'autre va trouver ça fastoche. Il va s'enflammer, perdre sa concentration, se voir trop beau. Tu t'avoues déjà vaincu, mais à un mètre de la ligne, tu tires un coup sec. L'autre, surpris, lâche la corde et est disqualifié. Il saigne des mains, et repart avec un bonbon."
La joute commence, on entend d'un côté les copains de Théolasque gueuler : "Allez Théolasque, allez Théolasque!". De l'autre côté, les copains de Matabio hurler "Allez Matabio, allez Matabio !". Et couvrant tous ces piaillements, le papa de Théolasque : "NIQUE-LE, NIQUE-LE !!". Le gosse fait comme on avait dit, Matabio se retrouve le nez dans la poussière et un mollard dans les cheveux ("Non, c'est pas moi!"). Ça fait trois points.

"Tu veux faire quoi, maintenant ?
- Maquillage !

- T'es con ou quoi, y'a rien à gagner !

- Maquillage !!!

- Ecoute, tu restes une heure en plein soleil sans ta casquette, je te fais des points noirs sur le visage au stylo-feutre, et t'es maquillé en jolie coccinelle ! Mais on va pas donner un ticket pour ça ! Allez viens, on va au stand là-bas, faut abattre des animaux. Ou celui-ci, faut taper de toutes ses forces sur un truc pour l'exploser. On essaie de retrouver le rouquin et tu lui mets sa honte, d'accord ?

- MAQUILLAGE !!!"

Maquillage, donc. On se demande bien pourquoi on a négocié, puisqu'on savait dès le début de la fête que notre gosse rentrerait à la maison avec des moustaches de chat (ou n'importe quel gribouillis rappelant vaguement son super-héros préféré) peinturlurées sur la tronche. Vous traînez donc derrière vous un Spiderman (enfin bon, c'est vite dit. Il serait resté en plein soleil avec le tamis d'une raquette de tennis devant le visage, ça

aurait donné le même résultat, mais on ne m'écoute jamais…) qui se gratte les genoux et le visage, qui a soif, qui a faim, et qui en a marre. Et il ne reste désormais plus que trois types de stands :

- les stands à la con où on ne gagne rien,

- les stands à la con où on peut gagner des points, sauf votre gosse. Exemple : le jeu où on doit répondre à des questions. Non seulement votre gosse n'est pas un fayot de premier de la classe, donc il est hors de question qu'il s'abaisse à aller à un stand de bigleux à lunettes. Mais surtout, faire des heures supps pour répondre à des questions de grammaire, ça me ferait bien mal, surtout qu'il reste

- le chamboule-tout.

De toute façon, à ce moment avancé de la fête de l'école (la kermesse, j'en démords pas) il n'y a plus aucune règle sur plus aucun stand. C'est l'anarchie, les gosses dégomment les conserves à coups de barres à mine, c'est les parents qui s'affrontent au tir à la corde, et les sacs sont tellement élimés que l'épreuve s'est transformée en course avec un short en peau de sac à patates. On grappille donc quelques points par-ci par-là, et on consacre le dernier ticket au château gonflable, duquel votre enfant ressortira avec un cocard conséquent à un coup de genou accidentel (les autres gosses lui porteront le plus grand respect, pensant qu'il a eu droit de tenir le chamboule-tout) et repartira avec deux sandales différentes, dont aucune à lui.

On peut alors se diriger vers le tout dernier stand, celui de remise des lots. Pour 5 points on peut avoir :

- un cerf-volant constitué de deux piques à brochette en bois pour l'armature, un pochon pour la toile, 20 centimètres de ficelle.

- un flacon de bulles de savon que le gosse renversera en ouvrant. Il pourra se consoler avec le labyrinthe à la con sur le bouchon.

- un bonbon.

La ficelle se brisera ("Je t'avais dit d'attendre qu'on soit à la maison pour l'ouvrir, alors maintenant viens pas te plaindre !"), le cerf-volant ira rejoindre dans la gouttière du préau une demi-douzaine de ballons de foot et une vingtaine de baskets utilisées pour déloger la demi-douzaine de ballons de foot. Le tout dernier jeu, il est pour les parents, et il consiste à regagner la sortie en courant avant d'être réquisitionné pour aider à ranger tout le bordel.
Le lendemain, on remet ça avec la "fête de fin d'année du judo". On doit apporter un gâteau. Je suis très mauvais pâtissier, alors je vais aller à Super U acheter un gâteau que je passerai 40 minutes au four, histoire de le cramer et de faire croire que c'est moi qui l'ai fait…

« SOUVENT L'ENFANCE... »

Dominique Gabriel Nourry

Souvent l' enfance
épiait
les
subtiles

connivences

de
l'
écorce

et
de
la

feuille

tout
tenait
dans
le mouvant
récit
des

nuages...

~~~
~~~

Au-delà de l' Antre

il y eut
cette odeur Fauve
du

Totem

qui
lentement
se

déplaçait

langoureusement
m'
enveloppait

me laissait
le
Temps

d'
apprendre
la

marche

et
la

démarche

et
le

savoir-taire

du

Poète....

JEUX D'ENFANTS

Sophie Lucide

*T*es amygdales comme deux mandarines au fond de ta gorge a dit le docteur. Je me souviens avoir avalé quelques pépins l'hiver dernier. Il faut croire que mon frère avait raison et qu'il me pousse à l'intérieur du corps un arbrisseau donnant ses premiers fruits qu'il s'agit désormais de cueillir. Cela se fera à l'hôpital et comme mes aînés je serai soignée à renfort de glaces et sorbets. J'ai hâte...

A la sortie du cabinet de l'otorhinolaryngologiste, mot que je me répète en boucle tant il m'attire par la somme de secrets qu'il contient à lui seul, je suis une petite fille inédite que ma mère regarde avec un intérêt nouveau. Comme un ornithorynque. Je ne vais pas pouvoir être opérée car mon sang est trop fluide et l'hémorragie (encore un nouveau mot) est le premier danger qui me guette. Le médecin a parlé d'un traitement mais je devine déjà que j'en serai épargnée par le regard fataliste que me jette ma mère en essuyant une larme solitaire.

Pas de traitement donc, mais une épée de Damoclès qui m'auréole de son éclat presque aveuglant. Je mourrai jeune. Je ne sais pas trop ce que cela peut signifier car je suis encore petite. Je vais grandir encore. Jusqu'à ce que je sois « jeune ». Mais je n'ai pas la moindre idée du laps de temps que ce terme recouvre: un an ? Dix ans ? J'en ai huit à présent.

Je n'ai rien inventé en évoquant la mort que je pensais domaine réservé à ma mère toute puissante. C'est en écoutant aux portes que j'ai surpris cette conversation entre ma mère et ma grande sœur:

« - C'est pas juste, lui reprochait ma sœur de 12 ans, à elle, tu pardonnes tout. Et à moi rien !

- Ne dis pas ça, Cathy. Ta sœur est très fragile, sa santé précaire, comme la mienne. Regarde à l'occasion, les lignes de sa main et tu pourras constater que sa ligne de vie s'arrête net au tiers de sa paume. Ta sœur mourra jeune et il faut que nous nous y préparions.... »

Je n'ai pas écouté la suite. Je me suis enfuie pour contempler ma main. Mais laquelle est-ce ? La droite ? La gauche ? A les comparer, je les trouve similaires. J'y découvre quatre lignes principales qui s'entrecroisent mais comment distinguer la ligne de vie des trois autres ? A quoi les reconnaît-on et pourquoi une vie s'y inscrirait-elle, par quel miracle ?

Mille questions s'inscrivent, enchevêtrées dans cette partition au cœur de ma main. Pourquoi ne me soigne-t-on pas et pourquoi ma mère accepte-t-elle si facilement l'idée de ma fin imminente ? Est-il normal de partir avant ses parents, ses grands parents et toutes ces vieilles personnes qui peuplent la ville ? Et si je dois mourir bientôt qu'on me donne au moins une échéance, un point de repère, une date !

Plus je m'isole dans ces retranchements en forme d'interrogations stériles, plus je sens une forme d'invincibilité m'absorber toute entière. Une invincible impunité tout d'abord qui m'exclut des tâches subalternes. Plus jamais on ne m'appelle pour dresser le couvert ou débarrasser la table. Je peux rester des heures étendue sur mon lit à lire et relire les histoires qui seules me gouvernent. On ne me gronde plus, des phrases s'interrompent mystérieusement à mon arrivée dans une pièce. C'est étrange et un peu ridicule. Au plus profond de moi, je ne crois pas à cette sentence maternelle mais j'en joue quelques temps, pas longtemps, ce n'est pas amusant. Je ne suis même pas un sujet dont on peut parler mais un tabou qu'il s'agit d'ignorer. Comme on ignore une hypothétique thérapie peut-être trop onéreuse. Peut-être que je ne vaux même pas le prix de ces médicaments miraculeux épaississant mon sang trop fluide. Ce *peut-être* est un autre fluide régissant la moindre de mes pensées. Est-ce encore bien utile d'apprendre ses leçons, écrire des rédactions, ingérer des tables de multiplication ? Je me demande aussi si mon père est informé de mon destin macabre. Je n'ai pas noté de changement d'attitude en ce qui me concerne. Hier encore il m'a appelé *Topinambour* et cela m'a pour la première fois fait plaisir. C'est que lui non plus ne prête pas le flanc à ces allégations stupides. Il se moque encore, c'est que je vais continuer de vivre !!!! Je ne sais rien de ce que renferme le cœur gros de maman. Elle m'aime parce que je vais lui ouvrir le chemin, que comme elle je suis en sursis et qu'elle respecte profondément ce futur imminent. Comme une miraculée, comme si désormais je savais, comme si je portais en moi le secret. Le secret de la vie. Lorsque je m'empare d'un couteau, on me le retire aussitôt des mains... Au cas où je me couperais, et dans ce cas…je mourrai ! Quelle puissance se dégage de cette mort susurrée entre les portes, chuchotée avec délectation par une mère inconséquente !

L'an passé, elle a failli y passer justement: une phlébite l'a clouée au lit et c'est là encore une bombe à retardement qu'elle recèle au corps de son mystère. Un petit caillot de sang niché dans une jambe striée de varices. Il suffirait qu'elle pose un pied à terre pour que la grenade déclenche une course insensée jusqu'à son cœur trop fatigué. Et elle exploserait, tout bonnement ! Nous sommes, nous ses enfants, la cause de ses varices, ou le visage de ses vices, prétexte à ses sévices; la cause d'une mort qu'elle ne désirait pas plus que ses grossesses à répétition mais qu'elle accepte avec le reste : des aléas qu'elle ne remet pas en cause, des aléas justifiant ses larmes, son renoncement, sa fatigue, sa lassitude et son manque de goût pour nous.

Puisqu'elle s'ennuie au lit, alors qu'une aide familiale s'occupe avec bonne humeur des tâches ménagères, elle nous apprend à jouer. Des jeux de cartes principalement mais également des jeux plus étranges. Comme celui du couteau : mon frère cherche à la cuisine une planche à découper ainsi qu'un petit couteau pointu. Il s'agit de poser sa main sur la planche, d'en écarter les doigts et de passer le plus rapidement possible le couteau entre chaque doigt. Elle gagne toujours à ce jeu et je me demande, lorsque vient mon tour, ce qui fait briller ses yeux avec autant d'éclats. Ce n'est pas moi, mais elle ! Elle qui se prépare depuis l'éternité à endosser le costume endeuillé. Une belle et bonne justification à son malheur qui commence à perdre des couleurs. Il faut qu'elle le ravive, qu'elle le fasse vivre, qu'elle cultive ce petit jardin où ne poussent que quelques herbes folles : nous ! Nous ! Nous !

Pour fêter sa guérison, nous sommes intronisés par elle et son nouveau jeu : cette fois, elle se tient debout; elle est grande et nous toise. Chacun son tour, nous nous postons face à elle, les deux mains levées à la perpendiculaire. Elle plie de sa main de fer nos petites menottes jusqu'à ce que nous nous agenouillassions en signe d'allégeance je suppose. Mon grand frère est passé le premier, il a résisté un moment puis a lâché un

petit cri de douleur. Sa victoire annoncée, elle appelle le suivant. C'est moi. Je ne veux pas, je refuse, mais elle m'attrape avant que je n'aie le temps de m'enfuir. Nous y passons tous et elle jubile. Le jeu n'est drôle que de son côté. Nous y passons sans rien cacher de la révolte due à cette injustice : qu'est-ce que ce jeu qui n'en est pas un ? D'où vient-il ? L'a-t-elle inventée tandis qu'elle gambergeait au fond de son plumard ? Que nenni, ce jeu, elle l'a subie petite et s'entête à le trouver follement amusant. Qui le lui a appris ? Son grand père. Quand y « jouait »-elle? Lorsqu'elle avait mon âge, ce devait être, voyons, il ne s'agit pas qu'elle dise des bêtises, en 1939….

VIVE LE ROI

Slévich

Aujourd'hui, père est mort.
C'est mère qui le crie
Et voilà qu'elle prie –
C'est quoi la mort ?

C'est mère qui m'accuse…
C'est de ma faute à moi ?
Grimace, émoi :
Je veux qu'elle s'excuse !

Je pleure et roule au sol,
Je ne me rends pas compte ;
C'est mère qui m'affronte,
Tirant mon col :

« Respecte au moins son âme :
Ton père est mort ! Debout ! »
Je suis à bout !
C'est mère qui se pâme.

Pourquoi mon père dort ?
Pourquoi ma mère gronde ?
Ma terre n'est plus ronde ;
C'est quoi la mort ?

Ne reste pas à terre :
Allez, père ! rentrons !
Allez ! rentrons :
Mère me fait la guerre.

« Il ne peut pas ! Tu vois ?
Tout ça pour tes caprices ! »
Mais c'est quoi des caprices ?
Mère est sans voix.

Lâche-moi, tu me serres !
Arrête, ça fait mal !
« Fils immoral,
Pourquoi tu persévères ? »

Aujourd'hui, père est mort :
C'est un jeu trop bizarre !
Je veux plus, j'en ai marre ;
C'est quoi la mort ?

C'est mère qui s'effrite,
Père reste avachi ;
Qu'ai-je franchi ?
C'est quoi cette limite ?

« C'est fini, tu m'entends ?
Vas-y ! va ! Donne un ordre,
Essaye de le mordre !
Allez ! Viens ! prends ! »

Debout ! Lève-toi, père !
Tu vas bien m'obéir :
Arrête de mourir !
Lève-toi, père !

« Ha ! Ha ! Mort ! Il est mort ! »
Je me jette et me roule
Je crie et me défoule…
C'est quoi la mort ?

Un chagrin qui m'effleure ?
Mon père trop muet ?
J'ai cassé mon jouet :
Pourquoi je pleure ?

VOYAGE DANS LE PASSÉ

Souad Hajri

Lorsque je ferme les yeux et me perds dans mes pensées, très souvent remontent à la surface de ma mémoire des fragments de mon enfance et je sens ressusciter dans mon esprit embué d'adulte des imageries qu'il m'a semblé avoir inhumées et oubliées depuis fort longtemps. Pourtant, elles sont encore là palpitantes et bien vivantes.

Et je me rappelle… !!

Je me rappelle du temps où gamine, je vivais en promiscuité avec ma mère dans une cabane perdue au fin fond de la vallée de l'oubli. Je me souviens de la mosaïque naturelle qui égayait le tableau noir de ma triste enfance … un massif montagneux inondé de lierre qui m'avait tenue amplement éloignée du monde des vivants. Un monde voilé et intriguant qui avait laissé traîner dans ma tête d'enfant, pendant fort longtemps, du blanc, du vide, des points de suspension…

Et je nous revois…

Je nous revois pauvres comme une éponge égouttée de son eau- Je nous revois vivant dans le besoin, nous nourrissant de la patience des miséreux et je nous revois encore et toujours et en dépit de tout, s'aimant d'un amour sans égal, d'un amour parfait malgré la faim et la crasse qui habitaient nos estomacs et habillaient nos peaux.

Je nous revois frêles et menues, inséparables et fusionnelles; je nous revois, par temps de froid comme par tant de chaleur, moi blottie dans ses bras, grelottant sous ses membres et elle, me chauffant de son corps, me couvrant de son ombre.

Mes souvenirs défilent en noir et blanc, ils se présentent proches et lointains à la fois; je l'entends me raconter de sa voix accablée et triste son horrible destin, me narrant d'une voix abîmée le terrible accident de mon père, sa mort soudaine et notre infinie dégringolade dans les méandres de la misère. Je revois ses deux mains sèches et arides, l'une étouffant le volume de sa toux, l'autre séchant le flot de ses larmes.

Je revois la cabane et le défilé d'habits sales et rapiécés sentant la fumée, les couvertures gâtées et trouées, le semblant de matelas déformé et poussiéreux, la lanterne à huile griffée et rouillée et tous ces bric-à-brac évadés d'un grenier, amassés ici et là dans les immondices et qui constituent désormais toute notre fortune.

La bande de mon film s'arrête sur la séquence la plus noire de ma vie… Je revois les funérailles de ma mère et la foule venue l'enterrer, des visages froids sans traces sur lesquels se dessinent le dégoût. Je me revois pleurant mon désarroi , criant ma douleur, les bras intransigeants d'étrangers me déracinant, m'arrachant à ma terre; je me revois installée de force sur le siège d'une voiture puis... plus rien…

Je m'efforce de coller les débris, de gratter dans les recoins de mon cerveau, à la recherche du moindre indice , d'une quelconque image relationnelle justifiant l'ingérence de ces étrangers dans ma vie. Rien à faire, l'image reste floue. Serait-ce une plaisanterie que mon cerveau écume en grand blanc pour m'éviter de souffrir davantage ? Ma carte mémoire semble être bel et bien détériorée et malgré cela, je ne lâche pas prise et laisse mon esprit voguer à nouveau dans un ultime essai.

Je ferme les yeux comme dans une séance d'hypnose…
Je me revois le jour de mon départ, assise aux côté d'un body-Gard que l'on devine sans grande difficultés grâce aux jeux de ses regards discrets et furtifs, à sa poitrine saillante et ses biceps bien dessinés et je me souviens aussi que sous l'emprise de la peur et de l'incompréhension dont je n'ai pu me dessaisir tout le long du voyage, mon esprit enfantin d''orpheline tenue entre les mains d'étrangers m'a dicté une conduite de défense à suivre : me faire plus petite que je ne le suis pour éviter au corps fragile et fatigué qui me porte, plus d'ennuis.
Ainsi se passe le voyage: plus la berline m'éloigne de ma vallée, plus je me tasse et me cramponne à mon siège pour me faire oublier et plus elle dévalise les pentes et court les routes , plus les questions se bousculent dans ma tête… L'inconnu plus que tout me fait terriblement peur ! Faisant fi des douleurs générées par ma position statique, silencieuse et discrète, j'ai parcouru toute la distance.

Je me rappelle de l'aristocrate assise sur le côté droit à l'arrière de la bagnole, de ses yeux azurés, de ses ongles limés et manucurés d'un rouge qui contraste avec son manteau de fourrure blanc; je me rappelle de son chiot de poche qui jacasse et sautille à sa guise jouissant de tous les égards, et mon envie d'échanger ma vie contre la sienne part en un long soupir !
Entre ma vie de chienne et sa vie d'humain, il n' y a pas de photo.

Je me revois descendre de la voiture comme d'un nuage, gravissant avec hésitation les marges d'un chalet, devancée d'un pas par la châtelaine, m'engouffrant dans un spacieux salon au sol tapissé de soie et aux murs recouverts de tableaux, et je me revois debout… discrète jusqu'à l'effacement, admirant jalousement les représentations accrochées aux murs. Dans les yeux des enfants brossés, nage le bonheur. Dans mes yeux se plantent en interférence les points d'interrogations et les exclamations...

Tout se termine comme dans un conte de fée. Après le typhon, un vent d'amour et d'ivresse est venu souffler sur ma vie.

Vingt ans après, j'ai pleuré ma châtelaine comme j'avais pleuré ma mère.

ENFANCE (A)DORÉE

Dominique Montalieu

Dévorer à mini
Le journal de Mickey
Puis en catimini

Sur le coup de midi
Déguster Tintin
Kiosque d'la Comédie

Se laisser griser
Emporté par Pilote
S'en gargariser

Puis incarner Spirou
Sarabande dessinée
D'un carnet à spirale.

L'ÉCOLE

eva baila

photo: eva baila

L'école était comme une ruche, studieuse et bourdonnante. Elle berçait mes jours, ponctuait les saisons et enchantait mon quotidien. L'école était le cœur battant du village, mais pas seulement, elle était le cœur battant de mon foyer… Je l'entendais, la devinais, la percevais. Les récréations joyeuses ménageaient des pauses dans mes journées d'isolement. L'école était le monde enchanté jouxtant le logis de l'instit', lui conférant une âme et toute sa raison d'être.

Les jours de printemps, tu ouvrais la fenêtre de ta classe donnant sur notre jardin, et je m'asseyais en secret sur les marches du perron… Clandestinement j'écoutais l'heure de récitation… Quel miracle ! A cet instant l'école était un véritable atelier de théâtre, de mime, de poésie… Le plaisir de ces enfants était réel et communicatif, je jubilais en silence à l'écoute de ces petites voix qui mettaient tout leur cœur dans ce moment de partage…

Les élèves envolés, j'adorais passer en revue les cahiers dans lesquels ils avaient copié les poèmes, les illustrant tantôt avec application et talent pour les plus doués, tantôt avec difficulté pour les plus hésitants… Le grand plaisir de la journée était la découverte de ces dessins d'enfants… La féerie de leurs rêves tracés sur le papier quadrillé… toute l'évasion autorisée de l'après-midi…

J'ai souvenir d'un troupeau (pour un poème oublié) dont les agneaux jouant à saute-mouton étaient si vivants qu'ils semblaient vouloir s'échapper de la page… Je n'ai plus jamais vu de moutons aussi joyeux, aussi caracolants, aussi indisciplinés … et souvent je me demande ce qu'est devenu le talent de cette petite fille si douée qu'elle dessinait des moutons vivants… Est-il possible qu'un si beau talent se soit perdu en route, sur le chemin des grands ?

mardi 1er décembre 2010

LES FLÈCHES DE LA PAIX

Marcus Santner

***A**ujourd'hui, amis gnons et amies graines, je vais vous emmener dans un pays que tout le monde connait car il appartient à chacun, il est merveilleux et interchangeable au gré de nos rêves d'adultes : c'est le voyage de son enfance.*

Mon berceau de jeux était un lit de rivière un peu fainéante : s'il lui arrivait de couler lors de fortes pluies, le reste du temps elle restait en dessous des pierres de son cheminement "pour s'abriter de la cagnasse*" comme disaient les vieux.

Pour nous amuser, nous disposions de beaucoup plus de jouets que les enfants d'aujourd'hui puisqu'ils sortaient, à la demande, de nos imaginations fertiles.
Les galapiats de ma bande avaient décidé qu'il nous fallait des chevaux et, à chaque déplacement, nous enfourchions les destriers de nos fantasmes, prenant les rênes de la main gauche et frappant nos fesses de la droite, pour filer à la vitesse du vent de nos jambes, conquérir le monde en marche.
Lorsque notre cheval marchait au pas, nous accompagnions son allure d'un "clop clop" savamment façonné par notre bouche d'imitateurs précurseurs de Thierry le Luron.

S'il nous arrivait de temps en temps de jouer au repos du guerrier, la plupart du temps nous enfilions des armures d'Ivanhoé ou les Stetsons des héros de "Gary Copère" l'homme aux colts vengeurs.
Dans l'équipe, les costauds adoraient la bagarre et la provoquaient au gré de leur rencontre avec les autres bandes ; oui mais… ce n'était pas que des costauds qui composaient les formations apocalyptiques de mon enfance car les majorités silencieuses et les poètes existaient déjà.
Et moi, j'étais plutôt du genre à encourager les copains à se débrouiller sans moi car, primo, j'avais horreur de la violence et, secundo, je faisais largement confiance aux costauds pour prendre leurs responsabilités.

C'est cette non violence congénitale qui m'avait conduit dans une aventure digne du bouddhisme zen.

Par un matin de juillet, quand le soleil chantait encore avant de cogner, nous avions décidé de tendre un guet apens aux renégats de la bande de la gare dont le chef était surnommé Rosbif vu que son père récoltait, dans sa boucherie, le fruit de longues années de bons et aloyaux services, comme disait ma mère.

Maso, notre chef, nous avait intimé l'ordre de nous fabriquer des arcs et des flèches sur lesquelles nous aurions, auparavant, longuement pissé dessus "pour que l'odeur leur fasse sentir que nous étions plus rusés que les Sioux".
Seulement, je n'avais eu juste que le temps de fabriquer l'arc et puis, je n'avais aucune envie de blesser un copain si félon soit-il.
Je n'avais donc emmené que mon arc dans le poste d'attaque qui m'avait été assigné mais je n'avais pas compté avec l'instinct guerrier de Maso qui vint me voir, avant la bagarre, pour s'enquérir de mon bon emplacement.

- Hé bé, tout va bien ?
*- Vouèille, je les attends de pied ferme ces engrunaïres !**
- Mais où sont tes flèches?
- Hé bé, j'ai pas eu le temps d'en faire.
- Mais tu es complètement caluc !* Hou, il était colère, le chef ; ha ça ! on ne pouvait pas dire qu'il était content de moi.
- Et comment tu vas faire quand ils vont t'attaquer ?

Tiens ? je n'avais pas songé à cette désagréable éventualité mais, heureusement pour moi, ma répartie naturelle compensait largement mon manque d'agressivité et les mots me vinrent naturellement.
- Je ramasserai les flèches qu'ils me tireront et je leur renverrai Maso, perplexe se gratta la tête puis ses yeux rusés s'allumèrent.
- Et si personne ne t'en envoie ? Il ne fallait pas que je sois coincé par cette question barbare et la réponse fusa de ma bouche tel un missile anti-missile pacifique.
- Hé bé, y'aura pas la guerre.

Gandhi n'aurait pas mieux dit…

_____

**cagnasse : soleil qui tape fort sur le teston*

**engrunaïre: ennemi ravageur*

**caluc: fou*

LE GRENIER CHEZ MA MÈRE (chanson)

LBK Lenaïg

C'est le grenier de ma mère,
Tout là-bas, tout là-bas, toulalère,
Qui cache d'un air sévère
Mes enfantines affaires !

Jeannot, Bernadette, Annie,
Poupon et poupées amies,
Prénoms ensemble choisis
Avec ma maman jolie.

Ils ont perdu leur éclat,
Ils ont vieilli comme moi,
Jeannot d'un oeil ne voit pas,
Ce qui lui donne un air las.

Et tous nos autres jouets,
à clés pour les remonter,
Un fier camion de pompiers,
A moins qu'on ne l'ait donné ...

Un douloureux souvenir :
Je pleurai sans plus finir,
Quand papa sans prévenir,
Jeta l'ours rouge martyr !

Le premier que j'avais eu,
Croyant que j'n'en voulais plus,
Papa le mit au rebut.
J'en fus triste et lui confus...

Tintin fut donc repêché,
Subsista quelques années.
Mais je m'en suis éloignée
Et ne sais plus où il est ...

Maman n'eut pas notre chance,
C'était le chaos en France.
Un bombardement très dense
Brûla ses amis d'enfance...

C'est du gâchis d'être grognon ! (chanson pour grands enfants)

Dans la tête un petit vélo ?

Peur d'être idiot ? Ce serait bête !

Faisons la fête avec les mots !

Foin des images de gens sages,

Enfourchons-le, pédalons donc,

Saisissons l'occas' au passage !

Et même s'il ne fait pas beau,

Nous chassons ainsi les nuages,

Aux soucis nous tournons le dos !

Pour s'amuser il n'est pas d'âge,

C'est du gâchis d'être grognon,

De se masquer le paysage !

POIL DE PARESSE

Kaloup

Hier soir. Il s'est approché, des cheveux pleins les yeux. Son regard était là, pourtant. Il m'a tendu la main, droit vers le ciel. J'étais en train de boire du rhum à petites gorgées comme Pedro.
Tu laisses la musique de l'alcool séduire ta langue et les murs de ta gorge, sois trotte menu avec le breuvage…
Le hamac était vide et le vent de la marée le remuait à peine comme le ressac un ver dans le sable humide. Il y avait soleil encore et le sommeil pesait sur mes paupières sans pouvoir les fermer. A abattre les arbres de derrière la montagne, j'avais veillé tard, presque toute la semaine durant et la scie rivalisait vainement avec les ailes crissantes des insectes, plus nombreux que les humains dans ce coin-là du vaste monde.
A plusieurs reprises, je l'avais surpris me guettant et lui, de me défier des yeux embroussaillés de cheveux, le corps caché dans une jungle tout aussi touffue. Comme un caméléon ! sauf ses dents trop blanches pour passer inaperçues.
Je rentrais dans la nuit à la lueur des étoiles sans trop prendre garde car mes pas étaient de vieilles mules trop habituées peut-être au chemin de retour.
Quand j'étais petit, déjà je jouais à l'aveugle mais pour avouer, c'est l'odeur du poisson grillé sur la pierre en contrebas sur la plage qui me menait sans y voir.
Il était là, si petit, intouchable.
J'ai continué ma quête du gosier et il s'est mis à rire en sautillant sur place. J'entendais Luis s'époumoner en reprisant ses filets :
Ô ma douce, ma freluquette, c'est l'amour…
Sa préférée. On pouvait être sûr que chaque soir…
Parfois il venait se faire offrir un verre, sa paume franche et ravinée fendant l'air en machette et finissait contre la mienne dans un empoignement vigoureux.
Teresa te dit bien le bonjour, elle ne trouve jamais le temps pour…
Je sais, je sais, Luis, elle ne viendra plus seule, ne t'inquiète pas.
Il hochait la tête en haussant les épaules, innocent et pas responsable.
Ne réagis pas de travers mais tu comprends...

On parlait du village, je le devinais, lui, tout proche à boire toutes les nouvelles, à les attraper en plein vol comme les papillons de palmier. Sûr qu'il buvait à distance le rhum à même la cruche en terre. Je tournais la tête brusquement pour le débusquer en flagrant délit… Trop tard, disparu ou je me trompe, je me fais des histoires.
Luis s'en retournait, le corps transparent, dans la franchise pareille à celle autour de laquelle il s'en était venu. Je restais un peu à reposer mes mains et à voir le soleil rater son numéro de funambule sur le tranchant de l'horizon, comme chaque soir.
Jamais cirque ne l'embaucherait, c'est tout vu mais j'avais mis le temps à trouver cela pathétique, au bout du compte. Oui, pathétique.
Le fils de qui, je m'en fichais éperdument. Tant que le petit jeu m'amusait, ça en valait un failli bout de chandelle. Mais sorti de là…
Qu'on ne vienne pas me soupçonner d'en être le géniteur, aucun ADN plausible n'accepterait d'être photographié ou répertorié dans nos contrées, ni le temps ni l'argent.
Quand les filles venaient à la hutte faire l'amour dans mon hamac, elles inspectaient l'alentour pour justifier une pudeur maniérée sans même se douter qu'effectivement…, une paire d'yeux perçants allait nous épier et ramasser les miettes d'un spectacle inadéquat pour leur âge. Le bruissement du feuillage, c'était le vent, rien d'autre. Un petit craquement sonore ? Un tatou indiscret. Comme un rire ? Le gloussement de pintade sauvage.
Une fois dans la chambre, j'allais dérouler la natte en raphia qui servait de volet parce que le défi avait ses limites. Qu'avions-nous à nous prouver, je me le demande encore.
Un matin, j'avais trouvé, juste devant ma porte extérieure de balcon, une tortue sur le dos, empalée sur une flèche. Feignant l'indifférence la plus inerte, j'avais libéré l'animal et l'avais balancé sans soin dans un fourré pour qu'il ait droit à une agonie plus solitaire. Etait-il monté jusque-là pendant la nuit pour organiser cette macabre mise en scène ? Avait-il grimpé ici en silence à la faveur d'une lune bien grosse et généreuse ?
Ce jour-là, le jeu avait assez duré et, d'un coup, comme une tombée de cyclone, je m'étais assis sur les marches, le cœur, gros mouchoir de larmes et le regard fatigué mais fatigué. Pour un peu, j'aurais laissé ma voix bramer son désespoir. J'avais juste rendu mes yeux un brin méchants, mes gestes brusques et en colère.
A croire qu'il n'avait que ça à faire, importuner les pauvres bougres comme moi. Du fait de sa parfaite inutilité, l'école avait fermé ses portes depuis belle lurette et apparemment, il préférait cultiver son poil de paresse au creux de son enfance, au lieu d'aider un hypothétique père aux champs.
Pendant toute une saison, il n'avait plus reparu, sans que cela ne m'inquiète, non. Les filles continuaient leur manège et nos corps se donnaient sans retenue avec de savoureux soupirs d'aise. Elles repartaient au petit matin, le visage fermé mais tranquille. Souvent elles se retournaient juste avant le virage, remontaient une bretelle de leur robe bien contre la clavicule, dans un sourire distant, elles attendaient une réponse de ma part ou un geste esquissé que je n'accomplissais jamais.
Sitôt qu'elles avaient déguerpi de mon horizon, je partais bûcheronner doucement. J'allais pisser sur la butte de sable, ça faisait de petits cônes en creux, bien vite ensevelis comme des crabes humides qui s'enfouissent pour dormir. Un ou deux fruits dans la poche pour retenir la faim dans la journée. Et puis, l'huile de coude et la salive dans les mains pour assurer le gagne-pain. Ça tremblait tout bizarre de se retrouver tout seul comme ça. Oh, pas longtemps, juste une fièvre de fatigue. Je m'y étais fait, à force, sans trop me poser de questions, habitué à cette solitude contrainte.
C'était toujours durant la même saison qu'il disparaissait. Son seul rendez-vous fixe de l'année, même si d'ordinaire la ponctualité et lui faisaient deux.
Hier soir, il a dû manquer son rendez-vous puisqu'il était là. Là, tout près. A vue. A n'en pas croire mes yeux. Son poing dressé, accroché aux nuages et puis son rire. Le rhum hérissait son troupeau d'affolements à même ma bouche et je gardais chaque goulée comme un berger loyal, le temps qu'elle s'habitue au noir de mon palais par mes lèvres fermé, bien jointes l'une à l'autre à mimer le silence. Il a fait un pas, deux, des petits.

Je ne bougeais pas, oursin échaudé craint l'eau douce. Un jour, sournois et mécontent, Machiavel en culotte courte, il avait réussi à convaincre Manuelita, la gosse à Mario et Dolorès, d'aller raconter partout que je lui avais fait plus que des propositions. Emoi et ramdam dans le village. Enrico le commissaire m'avait gardé trois jours au frais. Sans jamais douter de mon innocence et mettant son corps flasque devant le bulldozer populaire du Il n'y a pas de fumée sans feu. Ça avait jasé, il craignait le pire. Avec les pêches, les marées et le temps mort, l'oubli avait sapé les derniers soupçons. Tout avait recommencé comme avant et on venait me voir pour le bois aux pirogues, la charpente des cabanons ou le pied de tabouret qui manque. La confiance est bien fragile mais un menuisier est utile au village. Tout de même, le juge s'était déplacé pour rien. Il ronchonni ronchonna pour la forme mais aimait quand même mieux ainsi. Il avait regagné la ville aussi vite qu'il était venu lentement.
J'ai sciemment oublié par quelles voies j'ai appris qu'il était à l'origine de l'affaire mais je n'ai sincèrement jamais su non plus comment lui n'avait pas été inquiété. Sans doute la complicité des gosses dans le silence.
Maintenant, il était à quelques mètres. Sa main s'envola et vint peigner sa crinière. Sur son front, un poisson-lune s'étalait, lisse et pâle, oublié par un pêcheur négligent. Je n'avais jamais vu cette balafre. Et pour cause, on se voyait de loin en loin.
Là, là, tout près. Droit vers le ciel, son poing, sa main entière comme un drapeau de doigts. Je le regardais en coin, un peu gêné, finalement bousculé dans ma solitude. Bousculé, bercé plutôt… Je me suis levé pour me servir un autre verre, il n'a pas bougé.
Je me suis allongé dans le hamac un peu à l'écart. Le soleil entamait son invariable vol plané mais ce soir, hier soir, il tardait. Derrière la barrière de corail, des poissons volants éphémères semblaient l'éclabousser pour le retarder mais on sait, le soleil n'est pas à ça près.
Près, tout près, là. Sans bouger il s'était approché.
Je n'irai pas au port ce soir, personne ne m'attend.
Je me parlais tout haut pour m'occuper la pensée. C'était un feu d'artifice, l'horizon. Je me suis toujours imaginé que ça devait être comme ça, les couleurs quand les Portugais ont voulu débarquer.

C'est à ce qu'on raconte, c'est du passé, on s'y est fait.
Une fois niché dans la toile d'araignée du hamac, il s'est endormi en suçant mon pouce.
Ce matin, il est parti à la pêche pour son poil de paresse. Il m'a dit :
A tout à l'heure, ce soir.

L'ENFANCE BAFOUÉE

Marie Louve

J'endors ma douleur

Au silence du sommeil

Mémoire du cœur

Je tais ta fureur en éveil

Entre la mort et la vie, un fantôme

Pleure l'impuissance

Pendu aux murs de son berceau

Tous ses désirs restés sans corps

Noyés dans l'indifférence

Viennent mourir sans pleurs

Épuisés d'avoir désiré le besoin

Et je reste.

La solitude grande ouverte sur un gouffre

Pour remplir une vie déjà en peine d'amour

J'endors un cœur stone qui craque

Sur la glace froide des bras de marbre

Qui jette mon corps encor' une, par accident

Une malédiction envoyée par dieu et son devoir de soumission

Je m’appelle comme le hasard sur un calendrier religieux

C’était moi.

J’endors ma douleur

Au silence du sommeil

Mémoire du corps

Je tais la fureur en éveil

Pourquoi j'ai dans le cœur un grand trou saignant l'amour des refusés ?
De mes yeux, tu as fermé à jamais mon regard dans ce miroir qui pouvait me raconter ma première histoire d'amour. Celle qui m'aurait chuchoté qu'on voulait bien de moi.
Entre tes mains, je tremblais ma terreur de toi.
Ta haine versée sur moi me tue encore et encore.
Pourquoi papa ? Maman, pourquoi tu le laissais faire ?

Tu m'as enfermé dans cette cour martiale qui me fait la guerre de partout. Moi qui ne voulais que vivre depuis mon premier jour pour " t'aimer-pour-que-tu-m'aimes-une fois-toujours."

Jusqu'au bout de la folie, je suis allé quêter la douleur qui paierait ma rédemption sous ton regard de plomb.
Je ne suis plus qu'un bouquet de misères.

Ma fuite et mon errance au pays des amours salies ne comptent plus
les blessures sur mon corps bafoué qui me fait mal jusqu'en mon âme. Pourquoi papa ?
Je ne suis plus personne. Je suis personne devant ce miroir éclaté en sanglots. Ce sont tes yeux qui me regardent. Je suis personne. Une poupée désarmée. Un fantôme sans murmures.

Jamais je n'oublierai ces jours où, ta rage s’abattait sur mon corps nu, les coups de fouet qui le tatouaient pendant des semaines. Tu m'as chassé dans un grand fracas de bruits assassins:

- Sors d'ici la grande folle ! Je te hais. Sois maudit !

L’enfant qui tombe du ciel par la volonté de dieu, celui
qu’on n’a pas invité, le paiera très cher. Il demeurera un fantôme.
On lui refusera le droit de paraître et tous ses droits.
Il devra apprendre à survivre à sa manière.

LA ROCHE ET L'ÉCUME

Jean-François Joubert

photo: Tof '

Abou marche dans le sable blond et chaud accompagnant le troupeau de son père à la source. Ce fils du désert regarde le ciel au bleu de Klein, et pense à la mer. Hier Fehed, le voyageur, lui a parlé des tempêtes du Sud, de ces vagues plus hautes que des géants de pierre, de ces albatros aux gros ventres qui jouent en altitude, des vents ascendants et descendants, sans jamais se poser, ni se reposer. Ici, le soleil brûle les yeux, la-bas c'est le froid qui fait mal. Abou rêve. Devant lui, l'immensité est ocre jaune et il sait qu'ailleurs c'est l'outremer qui domine. Assis au pied d'un figuier de barbarie, au tronc usé, Abou n'écoute plus le son des serpents qui se cachent au cœur des dunes. D'habitude, il ne se lasse pas de cette musique sauvage. Face à lui, chèvres et brebis boivent ce liquide rare, l'eau. Dans son pays, il ne pleut presque jamais. L'ombre de l'arbre le protège des rayons assassins mais pas de son imagination. Abou se transporte sur l'océan, dans sa main une barre à roue qu'il tourne lui permet de diriger un trois-mat : l'aigue marine.

Ce bateau est fabuleux, au large de la péninsule de Taitao, un vent solide pousse l'équipage sur la route du détroit de Magellan. La corde à nœuds indique la vitesse, quinze nœuds sortent de l'eau, formidable. La lune se couche et laisse place au soleil, quelques dauphins frôlent la coque, ou s'amusent à sauter devant l'étrave. Abou jette un œil en avant, il en est sûr qu'à cette allure le pavillon anglais qu'ils ont aperçu dans la nuit sera à porté de canons, dans quelques heures. Abou donne l'ordre de hisser la tête de dromadaire, l'emblème de l'équipage. Le jeune capitaine n'a pas peur de ce navire marchand, rapide et qui séquestre papa Pongwa, son grand-père.
L'Aigue marine galope sans peine sur la crête des vagues. Forts de plus de mille tonneaux, le navire fend l'écume, sans faillir, sans soubresaut… Sur bâbord, un îlot, et au-dessus de la tête d' Abbou, les nuages qui s'assombrissent de plus en plus, le gris virant au noir abysse. Les rares oiseaux encore présents, à cette latitude, changent d'attitude, de moins en moins serein, ils gueulent à s'exploser les poumons. Leurs cris stridents annoncent une furieuse tempête, ce n'est pas la première de ce long voyage. Mes

pensées, divaguent vers les environs de Londres, où j'imagine laisser ma famille dans notre cottage. Souvent la même question ravive mon esprit de vagabond de l'espoir dans ce désert perdu : pourquoi je n'ai jamais exercé la médecine à terre ? Abou se voyait autre, voyageur de l'espace-temps, il n'arrête pas de penser ...
Le vent se renforcissait, quand le jeune Abou rêvait, il prenait de la droite dans les claques. Les mâts, normalement solides bâton de bois, sous ses assauts répétés devenaient aussi fragiles qu'une allumette, ils couinaient de douleurs. Quant au pont, sur son dos, le danger était partout. Les déferlantes pouvaient vous entraîner au fond d'un tourbillon de bleus. Les bouts vous lasseraient la peau devenant plus fouet que lasso, tout le navire était devenu un piège, une plaie. Cerise sur le navire, la brume qui leva un voile d'amertume, poisseuse, on n'y voyait plus une rascasse à dix pouces de son nez. Cette purée volatile le privait de bon sens. Et puis la houle, arrogante, qui bougeait la frégate de gauche à droite, chahutée par la cruauté de l'océan pacifique, nous allions droit au naufrage. Pourtant le bateau se comportait en héros, acceptant d'être presqu'à sec de toile, il accélérait sur chaque descente de vague, en survitesse totale. Sa proue fendait l'eau turquoise. Moi Abou, jeune capitaine, sur la passerelle, j'hurlais mes ordres, après avoir fait affalé le grand hunier, puis le grand contre cacatois, et le petit perroquet volant. J' ordonnai à ses mes hommes d'aller sur le beaupré, ôter le clinfoc et le grand foc. Rien, il ne restait rien ! Le bateau avançait à nu. L'allure de l'Antilope ne faiblissait pas pour autant, et l'aigue marine allait plus vite. Assis au sein du carré, je vis le hublot exploser. Je compris que le bateau sombrait, je ne voulais pas me noyer dans cette pièce obscure. J'allais au dehors, sentir, respirer la nature une dernière fois. Puis, une poutre s'écrasa sur ma tête, ce que je vis ce fut un flot d'étoiles. Étrange ! Avant de tomber à l'eau. Je ne repris conscience de moi-même qu'en sentant tout à coup sous mes pieds une résistance inattendue. L'oncle Fehed s'assoit à côté de moi, et il se pique les fesses sur un cactus aux fleurs oranges. Joli réveil !

— Aie !
Abou rigole.
— Dis-moi, tu ne devais pas veiller les bêtes ?
— Si.
— Je te dérange ?
— Oh, non oncle Fehed.
— Alors pourquoi tu dormais ?
— Je voulais aider papa Pongwa.
— Et comment ?
— En le délivrant des méchants qui lui ont volé la vie.
Fehed grimace. Et lui dit :
— Tu ne devrais pas penser à cela.
— Je ne vois pas pourquoi.
— Que sais-tu de cette histoire ?
— Papa Pongwa était un sorcier, et grâce à ses pouvoirs il guérissait les gens.
— C'est vrai.
— Un jour, des étrangers sont venus le chercher. Ses hommes voulaient que papa Pongwa quitte les siens pour guérir une petite-fille malade, dans son pays l'Angleterre.
— Alors, mon père refusa de partir. Il voulait bien les aider mais un si long voyage, jamais il ne pourrait le supporter, car il se sentait trop vieux, sa vigueur l'abandonnait, eux utilisèrent la force.
— Et moi, je veux le délivrer papa Pongwa.
— Tu es brave, Abou, saches cependant qu'il est impossible de revenir en arrière.
— Si, en arrêtant le temps.
— La bonne idée, tu comptes t'y prendre comment ?

Abou ne sait pas, il désir connaître son grand-père autrement qu'en paroles ou en images sur ses vieilles photographies marquées par le temps.
— Je trouverai.
— J'ai compris, en attendant je vois que tu voyages dans ton esprit. C'est bien, les songes n'ont pas de frontières mais Abou permets moi de te donner un conseil d'adulte.
Le visage du petit n'arrive pas à masquer l'impatience de savoir, ses yeux sondent le silence.
— Fait attention à ne pas quitter la réalité, certaines portes sont dangereuses à ouvrir.—
Oh, aucun risque !
Fehed surpris :
— Je te trouve bien sûr.
Abou hausse les épaules :
— Nos maisons n'ont ni porte, ni fenêtre.
Son oncle se lève, scrute le ciel d'un air mystérieux, et lui dit :
— Ce soir, si tu es d'accord je te parlerais d'une drôle d'aventure qu'il m'est arrivé en traversant la grande île de la Terre de feu.
— Fehed, racontes !
— Je dois m'en aller mais la-bas j'ai rencontré, un ami.
— Ah.
— Et c'était un perroquet farceur.
— Il parlait ?
— Petit curieux, patience, je te raconterais cette histoire, ce soir.

La longue silhouette de Fehed s'éloigne, bientôt elle ne sera plus qu'un petit point à l'horizon. Le désert c'est un océan de sable, peu de fleur, quelques cailloux, et cette chaleur quasi insupportable. Abou y est né. Ces conditions climatiques difficiles, son corps les supporte mais sa tête, elle, est ailleurs. Papa Pongwa occupe son esprit, bien qu'il ne l'ait jamais vu en chair et en os. Tout ce qu'il sait c'est ce que l'on a bien voulu lui dire, Abou comble ce manque en inventant la suite de l'histoire. Sorcier et guérisseur, son grand-père possédait des pouvoirs qui impressionnaient ou faisaient peur. Certaines personnes parlaient de lui sans masquer leur frayeur à cause de cette faculté de communiquer avec les morts, les ancêtres, les sages, enfin nos racines. Il paraît qu'un feu de bois brûlait, la nuit, près de sa case, et que papa Pongwa parlait à haute voix, en transe, la fièvre au corps, le cœur ouvert, il écoutait les conseils de ceux qui savent ce que l'on trouve après la vie, les esprits célestes gardiens des couloirs du temps. Il quittait le sol, son esprit voyageait à travers l'espace. Abou pensait que ce devait être curieux à voir, un homme qui parle tout seul, change de voix, d'intonation, de langues, et tremble comme une poule mouillée. Papa Pongwa n' avait nul besoin de sacrifice d'animaux, pas de cervelle de singe, de bave de crapaud ou de cou de coq, non juste une incantation, un chant venu de l'intérieur, un chant plus profond que le centre de l'univers, un son rauque qui capture les failles et s'immisce dans les sens, ensorcelant ceux qui l'écoutent. Le vieil homme guérissait, sa vertu se déguisait en chien de mer, et Abou savait par les ondes de l'air des mystères que la nuit ne laissait pas deviner ; ainsi il connaît l'histoire que Fehed conte , celle de ce lopin de terre situé sur les Cinquantièmes Hurlants, l'archipel des Kerguelen est un territoire presque vierge, peuplé par quelques scientifiques et d'une foule de pétrels et d'albatros, d'otaries, de phoques et d'éléphants de mer, de manchots royaux ou papous. Pas un arbre n'y pousse et un glacier surplombe des plaines de mousses et d'herbes folles qui enchâssent des fjords balayés par des brises glaciales tout au long de l'année. Bref, un territoire de désolation comme l'avait surnommé le Chevalier Yves Joseph de Kerguelen en 1772… Fehed parlait bien de la vie de Papa Pongwa, il le suivait sur son chemin, sa route pavée d'embûches et d'esprit saint ou guerrier. Abou dansait au firmament des étoiles chancelantes au son de sa voix, et il rêvait d'aller là où le soleil ne brûle pas, amant défunt de l'aventure, le vent absent en toiture, le petit rêvait d'aller voir l'Angleterre, cet angle sous la terre, et d'y menait des vaches sacré dans les près… Mais il rêvait !

Son quotidien le marquait dans la sueur de son front, son âme volait vers l'inconnu à la recherche de l'absolue vérité, une main pour demain, et des ancêtres pour aligner du sens au sang de la vie. Son oncle le savait que la désolation parfois est de partir d'oser sortir du rang et de se retrouver seul. Ici, sur un tronc, il comptait sa toile de mouton, rose ou doré, il ne s'ennuyait jamais. Et vous ?

TU VOLERAS

Pierre Wattebled

En un craquement sec
Ta coquille se brisa ;
En venant à la vie
Brutalement tu eus
Conscience du vide.
Tu tremblais
Dans ce souffle étrange
Qui te recevait.
Le duvet encore tout humide,
Déjà, des ailes
Malhabiles, fragiles,
Trop fragiles et impuissantes
Pour survoler
L'infini,
L'incommensurable
Liberté de la pensée.
Tu ne savais que ressentir
Sans définir encore
L'élan qui libère.
Demain, petit poussin, peut-être…
L'imaginaire
Est un enfer, parfois…
Ou au contraire
Un havre salutaire…
L'imaginaire…
Tu n'imagines pas
L'inconscience du vide :
Tu voleras.

Tof ', « Les dauphins », 2003, huile sur toile

LES DEUX FONT LA MÈRE

Diane Di

Je suis seule dans ma chambre, comme j'étais seule dans le ventre de ma mère, avant de crier pour la première fois. Deux policiers sont venus voir papa et sont repartis. Je n'entends pas maman. Mon petit corps d'enfant de quatre ans tremble de peur. Des frissons le parcourent et me laissent dans l'inconfort. Grand-maman ouvre la porte de ma chambre et s'approche de mon lit. J'entends les souliers de papa suivre ses pas et venir près de moi aussi. Cachée sous ma couette, je leur demande « Où est maman ? » Papa me répond « Ta maman n'est pas là ma chérie. Viens t'asseoir sur mes genoux, nous allons t'expliquer. »

Je ne veux pas le savoir. Je retire ma couette et me lève de mon lit. Je les bouscule, cours dans le salon, ouvre la porte et sors de la maison. Je cours sans souliers, comme une petite souris affolée poursuivie par un chat qui veut s'amuser avec elle. Papa me rattrape et me prend dans ses bras. « Maman, je veux voir maman… Maman … »

Je n'ai plus de maman pour m'aimer. Elle est morte dans un accident bête de la circulation. Ce jour-là ma vie se brise pour la première fois.

Je suis plus calme aujourd'hui. Papa m'explique que maman n'est plus dans son corps mais qu'elle fera toujours partie de ma vie. Il dit qu'une maman ne peut pas oublier son enfant, même quand son âme s'envole.

Aujourd'hui grand-maman m'annonce que papa est dans un hôpital loin de chez moi, victime d'un incendie allumé dans la nuit par un pyromane, alors qu'il était dans un hôtel pour son travail. Le malheur ne peut pas rester seul et il n'attire jamais le bonheur. Vivre avec la mort, c'est une chose qu'une petite fille de mon âge ne peut pas comprendre.

C'est à peu près à cet âge que je souffre d'amnésie infantile. Mon premier sourire, mes premiers rires, mes premiers pas et mes premiers mots … Tout ! J'oublie tout. Mes souvenirs s'évaporent comme le grand génie qui retourne tout petit dans la bouteille qu'on jette à la mer, sans savoir ce qu'elle contient.

Je vis maintenant à la campagne avec grand-maman. Je parle peu et je ne souris pas souvent.
Grand-maman est gentille et je l'aime beaucoup. Elle me lit des histoires tous les soirs avant de me border dans mon lit pour la nuit. Elle m'apprend des tas de choses. Je sais écrire mon nom et lire des mots. Je suis bien avec elle. Parfois je regarde le ciel et je parle à mes parents. Mais quand il y a beaucoup de nuages et que la pluie tombe, j'oublie qu'ils sont là et j'y pense de moins en moins. Peu à peu j'oublie leurs visages et je sors d'une dépression d'enfant.

J'ai six ans et demi aujourd'hui. Je cuisine avec grand-maman des petits gâteaux ronds. Ça sent bon quand ils cuisent dans le fourneau. Quand ils sont refroidis nous les décorons avec du glaçage et des pépites qui font une explosion de couleurs. C'est amusant. Elle place six chandelles et demie sur six petits gâteaux et demi et me souhaite un bon anniversaire. Elle me tend un cadeau, mais je ne l'ouvre pas car le téléphone sonne. A chaque fois que je l'entends sonner j'ai peur d'apprendre une mauvaise

nouvelle. Lorsque grand-maman revient vers moi en souriant, je suis soulagée parce qu'elle m'annonce qu'une gentille dame viendra la visiter demain et qu'elle doit discuter avec elle.
Pendant qu'elles parlent, je joue avec ma poupée derrière la maison. Je lui trouve un chapeau pour ne pas qu'elle brûle ses cheveux au soleil. Je l'assoie dans sa poussette et la promène près de l'étang. Des petits poissons se rangent en bancs et nagent dans tous les sens. Une grenouille nous observe avec ses yeux globuleux. J'ai l'impression que c'est un hippopotame qui veut sauter sur nous pour nous croquer. Je prends ma poupée dans mes bras et je retourne à la maison pour en parler à grand-maman. Elle me rassure et me présente ensuite à son amie Dominique. Je ne sais pas pourquoi, mais dès que je l'aperçois, je l'aime. Quand elle nous quitte, elle nous dit qu'elle reviendra nous voir la semaine prochaine. Je suis contente.

Dominique revient de plus en plus souvent à la maison mais grand-maman ne va pas bien. Pendant qu'elle se repose, Dominique cuisine, range tout dans la maison et prend toujours du temps pour parler et jouer avec moi.

Grand-maman ne guérit pas. Ce matin elle me dit qu'elle doit se faire soigner à l'hôpital et que pendant ce temps, Dominique prendra soin de moi, comme si j'étais sa petite fille.

Tous les soirs avant de m'endormir, je récite des prières pour que ma grand-mère guérisse. Mais ce matin du mois d'avril, quand Dominique m'amène à l'hôpital, je la vois pour la dernière fois. Grand-maman me dit faiblement que le petit Jésus l'appelle pour aller au ciel. Elle reprend quelques forces pour ajouter « N'aie pas peur ma chérie, Dominique t'aime autant que ton père et ta mère. Elle sera toujours là pour toi. »

Le petit Jésus n'a pas attendu que grand-maman se rende au ciel. Il est venu la chercher ce matin. Elle ne reviendra plus jamais, elle non plus. C'est de ma faute si elle est morte. Parce que je n'ai pas toujours été gentille. À quoi servent toutes ces prières inutiles que grand-maman m'a apprises pour me donner de l'espérance et qui se terminent en souffrances ?

Je ne veux plus parler à personne et presque pas à Dominique, parce que je l'aime Dominique. Et si je l'aime, elle va mourir elle aussi. Je suis un enfant monstre. Mais dans chacun de mes silences, je crie à tue-tête que c'est la peur de faire mourir Dominique qui me rend aussi bête.

J'ai sept ans aujourd'hui. Dominique m'offre un joli cadeau: un cadre dans lequel sont photographiés papa et maman, avant de se marier. Je suis contente de les voir sourire. Je voudrais tout lui dire de ma méchanceté mais je ne connais pas de mots pour lui expliquer qu'elle peut mourir par ma faute. Je voudrais qu'elle me berce, mais je reste muette.

Elle me regarde et me dit: « Tu sais pas, petites fille, mais des mots il y en a partout. Je peux t'aider à les trouver, si tu veux.» Elle va chercher le gros dictionnaire et ouvre une page sur laquelle elle me montre des mots et me parle de définition: « Regarde ma chérie, il existe des mots tristes, comme le mot « deuil ». Le deuil est une douleur faite de chagrins qui amènent des tourments qui font souffrir et dont tu n'es pas responsable.» Elle cherche ensuite le mot « culpabilité ». « La culpabilité est un sentiment que tu ne devrais pas connaître. Ce mot existe pour les personnes qui font du mal et qui le regrettent. Je crois que c'est ce que tu ressens en dedans de toi, sans raison, car c'est la vie qui parfois apporte des malheurs. Ce n'est pas ta faute si ces choses se sont produites. »

Sans que je ne lui dise jamais rien des boules d'anxiété qui habitent mon ventre, Dominique comprend ce que je ressens. Elle me délivre du mal que j'ai en moi. Depuis, nous cherchons tous les jours des mots nouveaux dans le dictionnaire. Aujourd'hui, nous sommes charmées par le mot « attirant » et demain nous chercherons des mots drôles.

Ce matin j'ai demandé à Dominique si elle veut être ma mère. Elle m'a serrée fort dans ses bras en me disant « Oh oui, ma fille. Appelle-moi maman. Ça me ferait tant plaisir. »

Ma vie avec maman Dominique est tous les jours la plus belle des vies. Elle me montre à tricoter avec de la laine et des aiguilles et m'aide à me faire un foulard pour l'hiver. Elle m'apprend de nouveaux mots et j'aime ça. Je ris beaucoup quand elle me parle en poisson car je devine maintenant ce que veut dire le mouvement de ses lèvres. Elle parle le langage des muets et m'apprend comment les sourds répondent. L'été nous campons quelquefois lorsque nous allons faire des petits voyages. Elle m'enseigne plein de trucs de camping et de pêche. Elle connaît tous les oiseaux et me parle d'eux, de leur vie. A l'automne, nous raclons et ramassons les feuilles mortes et en faisons de gros tas. Nous nous roulons dedans en riant. Elle est formidable ma mère. L'hiver nous faisons de la motoneige. C'est un bonheur que de filer dans des sentiers balisés en forêt. Elle me raconte des histoires drôles et nous nous bidonnons de rire. Je peux amener des amies à la maison. Elle est toujours gentille avec eux. Bientôt je vais avoir onze ans. Je suis une petite fille heureuse.

Mais je n'aime pas quand son amie Janou nous visite. Elle habite loin de chez nous et dort toujours à la maison. Quelque chose me tracasse mais je ne sais pas quoi. D'où vient cette petite voix intérieure qui me dit « Danger ». À quel âge de ma vie s'est-elle immiscée en moi? Ce sentiment étrange me donne des sueurs froides.

J'ai parlé de mon inquiétude à mon amie Marie-Paule hier et ce matin elle m'a dit que son frère lui a expliqué que deux femmes qui couchent ensemble, ça s'appelle des gouines. Des cochonnes, ajoute- t-elle, en se retournant avec un sourire méchant. Et elle ajoute en ricanant « Ta mère, c'est une pute. » En entrant à la maison, je cherche dans le dictionnaire le mot *gouine*. Je suis effondrée.

Quand j'entends maman entrer avec Janou, je monte vite au grenier pour me cacher. Elles pensent que je suis à l'école. Je les vois par la fente du plancher qu'elle devait réparer. Elles disposent des emplettes sur la table. Janou s'approche de maman, et lui dit un secret à l'oreille en rigolant…

Je ne veux pas que Janou s'approche de ma mère. Je l'aime trop pour lui laisser. Mais je garde ce secret pour moi.

Marie-Paule ne me parle plus depuis ce jour où je lui ai fait cette confidence, il y a six mois. Quand elle me voit, elle chuchote des choses à des amis, qui ne me parlent plus non plus. Des rumeurs circulent sur ma mère et j'essaie de les faire taire mais je ne sais pas comment faire. Elles disent que ma mère est grande comme une échelle et qu'avec ses talons hauts elle touche aux nuages et fait tomber la pluie. Elles disent que maman marche d'une façon bizarre pour une gouine.

Ce matin à l'école, Marie-Paule m'a dit que maman se maquille comme un clown. Je me suis battue avec elle et je lui ai brisé deux doigts. Elle criait, j'étais contente. Quand Marijo est arrivée pour l'aider, je lui ai donné un coup de pied dans le ventre. Elle a perdu deux dents en tombant sur l'asphalte. C'est bien fait pour elle. Ensuite je me suis sauvée chez moi avant que les autres arrivent et me suis réfugiée dans le grenier. J'ai mal un peu partout suite à la bagarre mais s'il faut sauver ma mère en me battant, je vais tous leur péter la gueule. J'ai fini d'être gentille.
Ma mère est sous la douche et je sais qu'elle va bientôt en sortir. Je ne veux pas qu'elle sache que j'ai battu deux filles qui parlent contre elle, sans parler des autres qui se moquent d'elle aussi.
Elle ouvre la porte de la salle de bain. Elle grince. J'ai oublié de mettre du WD-40, comme elle me l'avait demandé la semaine dernière. Je la regarde par la fente du grenier et pour la première fois de ma vie, je la vois sans maquillage, les cheveux mouillés, tirés par en arrière. La serviette enroulée autour de son corps glisse quand elle fait un mouvement brusque. Je vois ses seins, son ventre et entre ses jambes, je vois une queue. Je détourne mon regard en étouffant mon cri.

Ma mère est un homme !

Paniquée, je cherche sur Internet comment s'appelle un homme qui s'habille en femme. Je tombe sur le mot *travesti*, *transgenre*, *transsexuel*. Je suis traumatisée. Je sors du grenier sans qu'elle me voit et voilà que le téléphone sonne encore. Je suis paralysée de peur. Elle met sa robe de chambre et répond, écoute un moment et raccroche le combiné. Ensuite, elle vient voir si je suis là. Je pleure mais ne veux rien lui dire. Jamais je ne lui dirai que j'ai découvert son secret. Il deviendra mon fardeau.

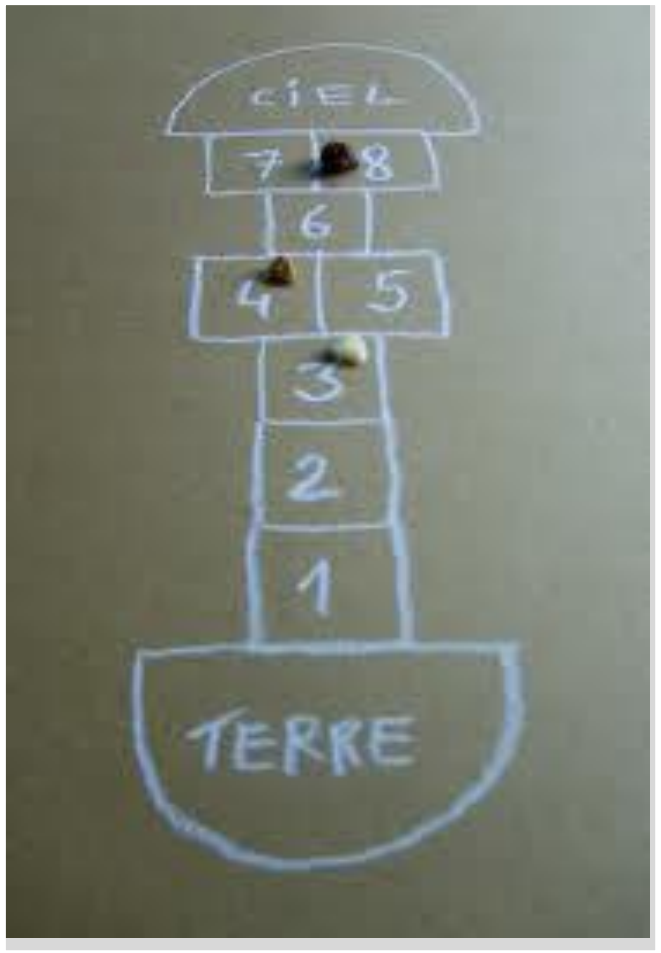
Le directeur de mon école vient de lui apprendre que je suis suspendue jusqu'à nouvel ordre et qu'une travailleuse sociale de la Direction de la Protection de la Jeunesse viendra nous visiter demain. Elle ne comprend pas la raison de ma violence envers mes bourreaux car je ne l'étais pas avant de me faire harceler. Deux semaines plus tard, on m'enlève à maman pour me placer dans une famille d'accueil. C'est trop injuste.

Je vis maintenant chez les Bérubé depuis deux semaines mais je suis seule car ils sont tous sortis ce matin. Des flashs me viennent en mémoire. Personne ne m'a jamais annoncé la mort de papa… Je cherche sur Internet le nom de l'hôtel où il était quand il a pris en feu. Cet hôtel n'a jamais existé… Papa n'est pas mort comme on me l'a laissé penser. Maman n'avait pas de relation amoureuse avec Janou… qui était une amie de ma première mère, avec qui il avait gardé des liens amicaux et qui connaissait son secret. Je sais maintenant après mes recherches que si maman Dominique se sent mieux en femme, ça ne veut pas dire qu'elle est lesbienne et que même si elle l'était, ce n'est pas immoral et loin d'être grave.

Après la mort de maman dans cet accident, papa a suivi des traitements pour faire pousser ses seins, pour ne plus avoir de barbe. Je comprends maintenant pourquoi elle

prenait tant de médicaments. C'étaient des hormones. Je cherche dans un tiroir la photo de papa et maman dans le cadre, quand ils étaient amoureux. Papa devait cacher son mal être et aimait vraiment ma première mère car ça paraît dans ses yeux.. J'examine leurs visages avec une loupe. Papa s'appelait Dominique. Ma mère s'appelle Dominique aussi. Papa ressemble à Dominique. Dominique ressemble à mon père. Les deux sont un. Je pense avoir tout compris.

Ma mère est un homme. Et cet homme est mon père …



RÉCONCILIATION

Aziyadé

La pièce est petite, lumineuse, rassurante, cocoon. Cela fait plusieurs séances que je viens et je m'y sens bien. Je n'appréhende plus. Je connais les étapes et je sais que j'en sortirai avec des outils nouveaux pour gérer mes émotions. Je suis semi-allongée sur la banquette. La sophrologue prépare son enregistreur, je ferme les yeux. Elle appuie sur le bouton et commence. Sa voix est douce, profonde assez grave mais pas rauque. Elle m'invite à me détendre. Mon souffle circule, nettoie mes cellules, dégrafe mes tensions, libère mes pensées. Tout cela m'est connu, j'avance avec confiance, délie mon plexus, oublie mon corps. Je flotte dans cette semi hypnose, relaxation totale à demie consciente. Lumières, couleurs, souffle, images, sensations agréables font ce travail consciencieux de massage des globules, palpé-roulé des pores, dialyse des nerfs…
Je me balade, je déambule sur sa voix qui me fait prendre tel ou tel chemin, me suggère telle ou telle caresse de l'âme : un lieu aimé, s'y projeter ; une situation, l'anticiper pour ne pas se laisser surprendre, naviguer dans le temps…
« Imaginez la petite fille que vous étiez … visualisez là »
J'essaye, je me vois… elle me fait la tête… elle boude. Je m'approche, je suis là à 9-10 ans. Qu'y a-t-il ? c'est moi forte, déterminée, confiante.
« Tendez-lui la main… prenez-lui la main »
Elle refuse. Mon pouls s'accélère, mes lèvres tremblent, mon corps réapparaît, j'essaye de maîtriser, utilise mon souffle, retourne dans mon esprit, reviens vers elle, reviens vers moi, mais non. Impossible. J'ai mal, j'étouffe, elle me rejette, me renvoie un regard si dur sur moi, je me sens jugée, elle a honte de moi, c'est trop dur je lâche, j'explose… mon visage se déforme, l'émotion a rejoint le corps, le miroir m'a éblouie, je m'effondre en larmes, je me sens abandonnée, perdue, désemparée…
La sophrologue me prend la main, me rattrape, me récupère me ramène par ses paroles, reconstitue le réel. Je flotte. Je réalise.

J’ai fait un voyage dans mon enfance. Sans pensée, sans souvenir. La barque des émotions m’y a menée et le courant était violent. La chape de béton que la raison avait posée s’est fissurée, je dois me réconcilier avec la petite fille que j’étais.
Mon enfance, c’est ce papier peint : un potager immense fait de carrés de légumes alignés verts et rose. Je m’y promène de nouveau avec une joie indéfinissable, douce et intense. Mon enfance c’est la fenêtre à l’étage du pavillon de banlieue à laquelle j’aimais laisser pendre mes jambes quand j’attendais le retour de mon chat fugueur de toit. Mon enfance c’est ce couloir où je m’asseyais quand mes frères dormaient et que je m’accrochais aux derniers bruits nocturnes de la maison pour éviter la nuit et ce sommeil tant craint. Mon enfance c’est ce bout de pierre taillée sur lequel j’ai frotté des pétales de roses pendant de longs jours pour qu’il en prenne la couleur. Chaque odeur de rose me rappelle l’odeur de mes doigts en ces jours là. Mon enfance, c’est toi petite fille fière et décidée. Je ne t’ai jamais oubliée, j’ai juste dérivé quelques temps, vidée des forces que tu me donnes de nouveau aujourd’hui. Mon rire est le tien. Je grimpe aux arbres comme tu me l’as appris, je cours comme tu me l’as appris. Je n’ai rien oublié de ce que tu m’as enseigné : trois morceaux de piano que je n’ai que dans les mains, ma mémoire, elle, flanche … des heures de paroles de chansons oubliées depuis longtemps qui reviennent au gré des émotions … faire la mousse au chocolat : lécher les plats… s’allonger au milieu de mes parents dans le lit : sentir leur odeur pour ne jamais l’oublier…je l’oublierai… écrire des histoires et s’y sentir comme chez soi…
Donne-moi ta main… fais-moi confiance… je t’emmène sur les chemins que tu voulais fouler, je pousse les portes que tu voulais ouvrir, je construis les châteaux de sable et recommence si la marée les emporte, je gravis les montagnes que tu dessinais, j’apprends les airs que tu entendais, goûte les saveurs dont tu rêvais et m’endors désormais prêt de toi pour te rassurer. Je t’aime enfant que j’étais et ne passe plus un jour sans te le prouver.

AMBIGUS LOINTAINS

Henri-Pierre Rodriguez

Là-bas, si loin dans le temps, à Madrid.
Le décor est planté et l'objectif dit tout :
Un couple hollywoodien, lui l'Espagnol aux costumes impeccables, sourit en père de famille comblé, en Espagne on ne badine pas avec les apparences ; elle, la Française, la transplantée, si belle et si élégante, la nostalgique de son pays et de tout, et peut-être aussi de rien, ne regarde pas, elle donne l'impression de ne jamais voir qu'en elle.
Puis moi, cet enfant d'habitude pensif qui prend un maximum d'espace par le déploiement de ses bras et qui ne sachant prendre le parti du regard frontal ou du regard intérieur, a jugé opportun de ne présenter qu'un profil. Seul. Une sœur cadette envoyée en otage au-delà des Pyrénées comme gage du retour, l'autre à venir comme récompense de ce retour enfin accepté par le mari.

Qui a dit que l'enfance était le temps de l'insouciance ?
Comment voulez-vous vous affirmer autrement que dans vos rêves quand en Espagne vous êtes « le petit Français » et qu'en France vous voilà devenu « le petit Espagnol ».
Kike pour la grand'mère Castillane, Riri pour l'aïeule Béarnaise, l'époque est fertile en diminutifs.
Les petits garçons colorient, apprennent des poésies par cœur sans y mettre beaucoup de cœur et sont maintenus dans une innocence taillée sur mesures par les adultes : on doit croire au Père Noël même si on reconnait le sourire de l'oncle Martin sous la fausse barbe, on doit rendre grâces à la Sainte Vierge en n'étant pas autorisé à poser de questions sur ce fameux fruit de ses entrailles et qu'une recherche dans le dictionnaire vous dit que le mot est synonyme de tripes.
Jugez de la totale incompréhension entretenue par l'omerta des tabous jusqu'à vous amener, pauvre enfançon, sur les rives du désarroi.

Avec maman on parle français, avec papa on s'exprime en espagnol, on bénéficie dans ce cas de figure, de deux langues maternelles, mais au lycée français la langue du pays d'accueil est interdite ; longtemps la langue de Racine représentera le monde noble de l'idée et celle de Cervantès l'expression du trivial, de la banalité.
Henriette entretient la complicité avec son fils qui devient de ce fait, cachotier vis-à-vis de Crescent, le père.

Qui a dit que l'enfance est le temps de la pureté ?
Pensez donc, quand l'enfant buvard est obligé de composer avec deux géniteurs aux cultures étrangères, en ce temps là la globalisation n'existait même pas dans les prémonitions les plus fécondes, on s'accommode de facto de jeux de rôles, de flatteries ou de petites menaces voilées parce qu'il faut tout de même s'acheter un peu de paix.
Dissimulations, flirt équivoque avec l'hypocrisie ; la fiction de la vérité sortant de la bouche des enfants est soigneusement entretenue par les adultes qui enferment leurs chères têtes blondes dans un monde idéal qui ne leur appartient pas et auquel elles sont soumises.

Qui a dit, Monsieur Rousseau, que l'enfance est sans calcul et que seule la société le corrompt ?
Au dix-huitième siècle on disait des jeunes séductrices qui, par conformisme avec les modes de l'époque, affectaient l'ingénuité de mise, qu'elles avaient « gardé beaucoup d'enfance ».
Le si délicieux petit Henri, sous ses airs rêveurs et parfaitement policés, n'avait pas son pareil pour attraper les mouches au vol, leur arracher ailes et pattes et les faire rôtir toutes vivantes sur la plaque de la cuisinière à feu continu de l'office ; et ce n'est là qu'une de ses cruautés les plus avouables, je vous passerai sous silence le sort qu'il réservait aux salamandres ou aux têtards…
Le charmant bambin savait aussi donner libre cours, sans retenue aucune mais avec la profonde délectation des larmes entretenues avec complaisance, à toute une gamme de démonstrations de la sensiblerie la plus exagérée.

Pour Henri-Pierre, devenir adulte a été avant tout d'apprendre à maîtriser ses émotions lorsqu'elles deviennent des ridicules ou de la complaisance égotique et à prendre conscience de l'horreur de la souffrance inutile infligée aux êtres sans défense par les petits barbares en culotte courte.

Qui donc a dit que les jardins d'enfant sont des petits paradis peuplés de jolis angelots tournant en rondes orchestrées par la camaraderie ?

Mais n'avez-vous jamais assisté aux convoitises les plus jalouses au sujet d'une friandise ou d'un jeu, ou même d'une marque d'attention ou une caresse indue pour qui la reçoit et tellement méritée par qui pêche par envie ?
Les plus forts se dédouanent par la force, les plus policés par la ruse et les plus faibles en rapportant.
Les petits princes sont des despotes-nés.
Du temps de l'enfance du petit Henri, époque où les naufrages sociaux étaient plus rares et où, du moins officiellement, on apprenait, parents et enseignants de concert, la courtoisie et la morale, les correcteurs des mauvais penchants innés étaient efficaces.
Les fameux sauvageons étaient encore à venir.

Quel tableau, me direz-vous, je brosse de l'enfance…

Mais cherchez bien en vous-mêmes, secouez la torpeur des conforts reçus, des petites hontes inavouées lors de vos vertes années, et vous saurez, si vous n'avez déjà exploré votre mémoire au scalpel de la lucidité, que nous nous sommes tous construits sur les débris des travers de nos enfances lorsque le tissu social et les familles nous aidaient à ce faire.

Alors oui, nous pourrons revenir à ces rêves enfantins qui jamais ne nous quitteront et que nous entretenons avec nostalgie :

Nous recevions beaucoup d'amour et nous en donnions tout autant.

Nous aimions la magie des saisons car nous étions pourvus de ce qui les rendait douces, en hiver chandails tricotés par nos grand'mères que l'on rangeait soigneusement à Pâques pour arborer les tenues légères des beaux jours.

Nous avions tous des cabanes ou des coins privilégiés où nos vies rêvées prenaient une consistance de réalité qui n'appartenait qu'à nous.

Et puis même, tenez, cette gifle ou cette remontrance, avec un peu de recul n'était-elle pas la marque d'une vigilance qui vous rassurait ?

Crescent est mort il y a fort longtemps, Henriette aussi s'en est allée il y a de cela trois ans.
Je suis un orphelin dont seule l'évocation de son enfance entretient ce sentiment d'avoir été inconditionnellement protégé, d'avoir vécu en bel équilibre sur le rameau fragile d'une existence.

Mon Dieu ! Que cela me semble loin…

Eugène Carrière, "Mother's Kiss", 1890's

J'ALLAIS OUBLIER

Le Boxeur Tapir

L'enfance est somme toute agréable, elle pourrait même être plus longue, si l'on voulait bien laisser les mots être de pures syllabes sans plus d'autorité que la tonalité avec laquelle elles sont prononcées.
Après quelques mois, on est à peine plus intelligent qu'un fox terrier et l'on comprend qu'aux barreaux qui entourent nos chaises, il nous est interdit de se pencher trop ardemment. On nous cajole à trop pleurer et puis on nous demande de mettre un pied devant l'autre avec l'insistance qu'on aurait à offrir un sucre à un chien qui fait le beau. Nos mécontentements sont soudains et disparaissent avec l'apparition d'un nougat ou d'un jouet qui fait « pouet ». Décidément, tout ceci est d'un bien-être à toute épreuve.
Assez vite, on dit oui, non, encore, maman, papa et Nériette parce que Mémé Henriette est dur à dire... Ce langage primitif a l'avantage d'épater la famille qui s'extasie qu'un enfant à peine capable de faire deux pas, sans retomber sur son cul, puisse retenir six mots.
En aparté, je suggèrerais à tout sapiens qui le désirerait d'en rester là. L'évolution poussant invariablement l'enfant à créer des phrases qui un jour l'obligeront à s'excuser d'avoir crevé un coussin ou détruit un réveil, sans autre raison que de savoir ce qu'il y avait dedans.
Le *pas encore bipède* reste le summum de l'évolution. Regardez le debout et fier ! Juste avant que de vriller sur lui même en marche arrière, il se désarçonne bras en avant, tentant désespérément d'accrocher le vide, avec l'espoir vain que la chute n'écrase pas son fessier ouaté contre un sol trop dur.
N'est-t-il pas beau dans ses larmes feintes à la recherche de bras salvateurs ? Accoutré comme un Bibendum, il attend la tendresse infinie d'un adulte qui saura le remettre à quatre pattes comme tout mammifère qui se respecte.
A penser que nos ancêtres n'aient pas eu l'idée saugrenue de se mettre debout pour voir si la plaine était plus verte au loin. Nous serions tous de gentilles bestioles incapables de prononcer plus de six syllabes et prêts à dépiauter tout ce qui est fermé, parce que quand même, si c'est fermé, c'est que ça doit s'ouvrir !
Ce vœu pieu non exaucé par l'évolution darwinienne, il me faut tenir compte de la marche et de la bicyclette, qui permettra à l'enfant de retrouver son goût pour la chute en milieu hostile peu de temps après sa bipédie .
Avec le pas et la parole, le poupon disparaît pour laisser place au mioche. Il est maintenant debout (sauf quand un escalier le réduit encore à des manœuvres de chimpanzé). Il peut alors coller sa morve à la fenêtre de l'appartement pour exprimer tout son désespoir à voir sa mère disparaître pour aller chercher le pain.
Pire encore, il doit décrypter ce qui l'entoure à l'aide de termes invraisemblables que seul l'homme a pensé intéressant de nommer. Alors qu'une simple truffe suffit aux bestiaux pour uriner là ou leur territoire commence et se termine, il nous faut nous constituer des mots pour évaluer la véracité d'une frontière entre une porte et un trottoir. Avouez que la tâche est inutile et que quelques cris de bête suffirait à faire fuir les déplaisants.

- *Ceci est une cuillère!* dit une mère à son fils, qui envisage que l'objet lui serve un jour à autre chose qu'un projectile.
L'enfant, inconscient que la nomination d'une forme est support à consommation, ne voit donc qu'un accomplissement civique à connaître l'utilité d'une cuillère. Des mots comme ''ouvre-boite électrique'', ''fermeture-éclair'', ''verre à Porto'' ou ''lance-missile'', viendront bientôt nourrir son vocable qui à dix ans approchera celui d'un militaire

gradé. (A ceci près que le militaire, oublieux de l'amour et des fleurs champêtres, continuera à s'amuser avec chars et mitraillettes, tandis que l'enfant aura laissé leurs équivalents miniatures dans un coffre à jouet quelconque.)

Ainsi, le long d'un ennuyeux parcours éducatif et scolaire où seule la stridente sonnerie de fin de journée éveillera notre jeune pupille, il apprendra langues, sciences et histoire, et ne saura toujours pas quel est le numéro du département des Hautes-Alpes malgré un bac + 5.

Mais trop emporté par ma propre scolarité et ses carnets de notes, soulignant trop souvent que mon esprit perché me donnait l'air con d'une valise sans poignée, j'allais oublier ces instants bénis où les enfants s'inventaient entres eux de glorieux territoires. Le spectacle d'un monticule de sable semblait le sommet orgueilleux d'un Himalaya de banlieue et seul un chien cerbère, de la taille d'un basset, les obligeait à moultes combinaisons pour atteindre sa cime.

Aujourd'hui à Paris, les panneaux d'interdictions viennent se soustraire aux envies de glissades d'enfants surprotégés. L'ordre public a bétonné les trous à billes et les terrains ne sont plus vagues.

J'ai gardé de mon enfance des cicatrices de sols trop pavés pour mon front ou de murets trop hauts pour mes genoux, mais la géographie abondante de ses vieilles sutures anodines a le goût des libertés que l'on trouve dans les chantiers des villes ouvertes, mais pas dans les circuits apprivoisés des capitales célébrées.

Foutez-moi donc une flaque en bas de chez moi que je puisse y sauter pour tout éclabousser !!

Bise postale du ***Boxeur Tapir***

Vous savez que vous êtes un looser dans la vie quand votre enfant vous demande "quelle main ?", que vous répondez "la droite", et qu'il ouvre sa main gauche vide en disant "perdu !!". Stipe

« Mon rêve serait de faire parler l' Infans.
J.B. Pontalis « L'amour des commencements »

« L'écriture est une enfance à regagner » P. Delerm

Je dois vieillir et donc m'éloigner de mon enfance. Mais je vais vous la conter avec nostalgie, mon enfance et comme j'étais Lucide c'était à Montpellier. Aganticus

Écrire l'enfance c'est peut-être aussi s'y croire encore un peu, ou souhaiter qu'on s'y inscrive toujours… C'est plonger un doigt en loucedé dans un pot de miel et lécher en toute indiscrétion ce petit bout de soi en y détectant cependant la saveur inédite, un rien amère du « cela ne se fait pas ». L'enfant s'attarde tandis que l'adulte va de l'avant, tirant des leçons puériles d'une expérience obligée. L'enfant fait des détours, l'adulte des raccourcis. Tout ça pour une question de temps. L'adulte pressé va vers ce qu'il pense essentiel et la poésie n'a rien de nécessaire, n'est-ce pas ? Puisqu'on peut s'en passer. L'adulte consultera des spécialistes en tous genres pour régler son horlogerie interne tout en faisant l'impasse sur ce qu'il a perdu. A jamais. Ce temps qui n'a aucune prise sur l'enfant devient soudain l'alpha et l'omega de l'adulte forcé de rester jeune mais détournant la tête de ses rêves pas assez ancrés dans la réalité marchande qui nous contient tous. L'enfant est, l'adulte paraît. Ecrire l'enfance est peut-être une supercherie pour ceux qui ne visent que l'efficacité en exhibant bilans, comptes de résultat, colonnes emplies de chiffres abstraits censés remplir une vie. L'ennui, banni du monde adulte est la sève de l'enfance. La denrée qu'il s'agit d'effacer en meublant son existence. La nature a horreur du vide, dit-on,pas l'enfance. Ecrire l'enfance c'est s'approcher au plus près du précipice et sourire légèrement en murmurant: « pas cap'? »

Sophie Lucide